

# Le rôle du Sahara et des Sahariens dans les relations entre le Nord et le Sud

*Tadeusz Lewicki*

Dans le présent chapitre, nous allons étudier l'histoire du Sahara et le rôle que ce désert a joué dans les relations entre l'Afrique du Nord et le Soudan du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Les sources d'information dont nous disposons pour retracer le passé du Sahara à cette époque sont uniquement, si l'on met de côté l'archéologie et la tradition, les sources écrites d'origine arabe. Les informations qu'ils nous offrent sur le Sahara apparaissent seulement au II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle et sont à l'origine très rares. C'est seulement au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle qu'elles deviennent plus fréquentes, pour atteindre leur apogée au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle avec deux grandes œuvres géographiques d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī, riches en données sur le Sahara et le Soudan<sup>1</sup>.

## Écologie et population

Les limites du Sahara sont assez vagues, vu qu'au nord comme au sud le passage au désert se fait en général progressivement. Cependant, en tenant compte des divers facteurs géographiques (surtout du climat), on peut définir les limites du Sahara de la façon suivante : à l'est, la limite naturelle du Sahara (y compris le désert libyen) est le Nil et à l'ouest l'océan Atlantique. Au nord, le Sahara atteint le plateau libyen, le désert des Syrtes, le Djabal Nafūsa, le Shoṭṭ Djarīd, le Shoṭṭ Melghīr, l'Atlas saharien et le Wādī Dar'a,

1. Pour cette raison, on dépasse quelque peu les limites chronologiques établies pour ce volume.

en embrassant de cette façon les centres commerciaux du nord du Sahara, comme Fezzān, Ghadāmes, Wādī Rīgh, Wargla et Sidjilmāsa, qui ont prospéré du commerce avec le « pays des Noirs » (*Bilād al-Sūdān*). Quant à la limite méridionale du Sahara, elle passe approximativement par l'embouchure du Sénégal, par le sommet de la boucle du Niger et par le Tchad (en embrassant l'Ennedi), pour aller rejoindre le Nil vers le 16° de latitude nord. La sécheresse de l'air et le manque d'eau, qui sont les phénomènes fondamentaux du climat saharien, font que les pâturages du Sahara sont très épars et les palmeraies et les centres de jardinage plutôt insignifiants, à l'exception du Sahara septentrional. Ces conditions ont contribué au fait que la population de ce désert était, dans tout le haut Moyen Age, comme elle l'est aujourd'hui, peu nombreuse et que les énormes domaines sahariens, comme par exemple le Madjābat al-Kubrā dans l'ouest du Sahara et le désert libyen, étaient, à de rares exceptions près, complètement dépeuplés. Cependant, malgré ces faits, le Sahara n'était pas seulement une barrière, mais aussi un lien entre les pays de l'Afrique septentrionale et le Soudan. En effet, il jouait un rôle extrêmement important dans les relations, surtout commerciales, entre le Nord et le Sud. Les pistes caravanières, rares et difficiles, traversant ce désert, étaient fréquentées, à l'époque musulmane, par des commerçants originaires du Maghreb, de l'Ifrīkiya, de l'Égypte et des différents centres commerciaux du Sahara septentrional. Le rôle principal dans ce commerce entre les pays du Nord et le Soudan était joué justement par les négociants nord-africains et égyptiens, à côté des commerçants berbères-ibadites provenant du *Bilād al-Djārīd* et de Sidjilmāsa.

La population du Sahara était composée, du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, d'éléments très divers. Le Sahara occidental et central était habité par les peuples d'origine berbère métissés quelquefois de sang noir africain. Quant au Sahara oriental, y compris le désert libyen, sa partie septentrionale était occupée aussi par les gens d'origine berbère, tandis que sa partie méridionale était peuplée par les peuples négroïdes appartenant aux différents groupes tubu, comme les Zaghāwa, les Teda et les Dawa. Ces peuples atteignaient au nord les oasis de Kufra et de Taïzerbo, c'est-à-dire environ 26° de latitude. Il est à noter que certains faits d'anthropologie et de culture tubu suggèrent un important métissage libyco-berbère. Ajoutons encore qu'il ne manquait pas dans le Sahara, à l'époque dont nous nous occupons dans ce chapitre, d'Arabes parmi lesquels se trouvaient des éléments citadins et des bergers nomades.

La population berbère du Sahara, qui a joué un rôle extrêmement important dans l'établissement des relations entre l'Afrique du Nord et l'Égypte d'une part, et le Soudan d'autre part, appartenait à deux branches berbères, à savoir celle des Ṣanhādja et celle des Zanāta. Les Ṣanhādja étaient surtout des nomades éleveurs de chameaux, d'ovins et de caprins. Quant aux Zanāta et aux autres groupements berbères apparentés à cette branche, comme par exemple les Mazāta et les Lawāta, elles étaient en partie nomades et en partie sédentaires. Ce sont des fractions de ces groupements qui ont fondé, probablement à une époque postérieure à la domination romaine, les belles oasis de Sūf, de Wādī Rīgh, de Wargla, de Tidikelt et de Tūwāt dans le Sahara algérien.

Ces gens étaient des puisatiers expérimentés qui y ont creusé les canaux souterrains de captage et d'adduction de l'eau nommés *kanāt* en arabe classique et *foggāra* en arabe dialectal du sud algérien. Ils y ont également creusé des puits artésiens. Ces deux méthodes sont très anciennes dans l'Afrique du Nord et le procédé de creuser les puits artésiens nous a été décrit au VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle par l'historien arabe Ibn Khaldūn, qui mentionne de tels puits dans les bourgades de Tuwāt, de Gurāra, de Wargla et de Rīgh<sup>2</sup>. Il paraît que les Zanāta, que l'invasion arabe a trouvés dans la Tripolitaine, ont appris l'art de creuser les *foggāra* et les puits artésiens des anciennes populations libyco-berbères du Sahara oriental. Quant aux puits artésiens des oasis égyptiennes, ils sont mentionnés, entre autres, par Olympiodor, écrivain grec du V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Notons encore qu'Hérodote (V<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne) fait mention de l'abondance et de la fécondité des palmiers qui croissent à Augīla (Awdjīla) et chez les Gara-mantes du Fezzān.

À l'époque dont nous nous occupons ici, seuls les Tubu de la moitié méridionale du Sahara oriental adhéraient encore à leur religion traditionnelle. Tous les autres Sahariens, sauf peut-être un certain nombre de Zanāta judaïsés du Sahara du Nord, se sont convertis au fur et à mesure à l'islam. L'islamisation des Berbères habitant le Sahara a commencé déjà dans la première moitié du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle. Selon Ibn Khaldūn, le groupe de Ṣanhādja lamtūna qui nomadisait dans le Sahara occidental n'embrasse l'islamisme que quelque temps après la conquête de l'Espagne par les Arabes, c'est-à-dire dans la première moitié du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Les paroles d'Ibn Khaldūn trouvent une confirmation dans un passage du traité géographique d'al-Zuhrī (vers 546/1150) d'après lequel *al-Murābiṭūn* [les Almoravides], c'est-à-dire les Lamtūna du Sahara occidental, se sont convertis à l'islam pendant le règne du calife Hishām ibn 'Abd al-Malik (105/724-125/743), en même temps qu'eut lieu la conversion à l'islam des habitants de l'oasis de Wargla<sup>4</sup>.

Il est très probable que les Ṣanhādja et les Zanāta du Sahara aient à l'origine adopté, comme les Berbères de l'Afrique du Nord, l'islam orthodoxe. Mais plus tard, quand les Berbères nord-africains ont rejeté le sunnisme à cause de l'oppression politique et fiscale des califes umayyades et se sont, vers le milieu du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, ralliés (surtout les groupes issus des Zanāta) à deux sectes kharidjites ennemies de la *sunna*, à savoir celle des sufrites (qui représentaient les tendances radicales) et celle des ibadites (aux tendances plus modérées), les Zanāta sahariens se sont joints aussi, au moins en partie, à ces deux sectes. Les Sahariens issus de Ṣanhādja, qui étaient vaguement musulmans dès le II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, ne devinrent orthodoxes que vers le milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, grâce à la propagande almoravide. Quant aux Berbères qui tiraient leur origine des Zanāta et qui habitaient les bourgades du Sahara tripolitain, de Sūf, de Wādī Rīgh et de Wargla, ils se sont ralliés de très bonne heure à l'ibadisme, religion adoptée par leurs frères de la Berbérie orientale

2. Ibn Khaldūn, 1925-1926, vol. 3, p. 286.

3. *Ibid.*, vol. 2, p. 65; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 327.

4. Al-Zuhrī, 1968, p. 181; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 99.



et centrale, qui y ont créé plusieurs imamats ou États, en commençant par un petit imamats fondé en l'an 125/743 par des Hawwāra, des Nafūsa et des Zanāta dans le nord-ouest de la Tripolitaine, et finissant par l'imamat rustumide de Tāhert, dont le premier chef, 'Abd al-Raḥmān ibn Rustum, fut élu imam en 162/776-777. Cet imamats subsista jusqu'en 297/909, date à laquelle il tomba devant l'armée d'Abū 'Abd Allāh al-Shi'ī, qui fonda sur les ruines de cet État, ainsi que sur celles d'autres États musulmans d'Afrique du Nord, le puissant Empire fatimide<sup>5</sup>.

Tous les Berbères ibadites de l'Afrique du Nord ont reconnu la suprématie de l'imamat de Tāhert qui embrassait, dans le sud, les oasis de Wādī Rīgh et de Wargla. C'est à Sadrāta, une ville située dans l'oasis de Wargla, que s'enfuit le dernier imam rustumide de Tāhert, après la conquête de cette dernière ville par l'armée fatimide; on y a songé pendant un certain temps à la reconstitution de l'imamat ibadite.

Les Miknāsa, qui ont adopté les croyances sufrites, se sont établis dans le Tafilālet (dans le sud-est du Maroc actuel), où ils ont fondé un petit État sufrite, dont la capitale devint la ville de Sidjilmāsa, fondée en 140/757-758. Cette ville, qui était gouvernée par la dynastie des Banū Midrār et qui était située à l'entrée du désert, devint bientôt un grand centre de commerce avec le Soudan, où les chefs sufrites régnèrent jusqu'au milieu du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. En dépit des différences dogmatiques, les rapports entre la dynastie ibadite de Tāhert et les princes sufrites de Sidjilmāsa étaient très amicaux. Les sources arabes notent en effet une alliance par mariage entre ces deux dynasties, à la fin du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> et au début du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle. C'est sans doute le rôle croissant que la ville de Sidjilmāsa joua dans le commerce transsaharien qui fut la cause de ce rapprochement.

Enfin, certains groupes de Zanāta habitant dans le sud-ouest de l'Algérie actuelle et dans les bourgades sahariennes se sont ralliés à la secte musulmane de Mu'tazila ou Wāṣiliyya, opposée à l'islam orthodoxe de même que les kharidjites<sup>6</sup>. On peut supposer que le domaine occupé par les Zanāta mutazilites embrassait d'un côté les hauts plateaux situés au sud de Tiāret et de l'autre la région du Mzāb, dont les habitants étaient wasilites avant leur conversion à l'ibadisme.

La ville de Sidjilmāsa dans le Tafilālet, capitale de l'État sufrite des Midrarites, était l'un des terminaux d'une route caravanière qui liait l'Afrique du Nord à l'ancien royaume de Ghana, « pays de l'or » des géographes arabes médiévaux. Par-là passait une voie commerciale vers la ville de Tāhert (aujourd'hui Tiāret), capitale de l'imamat ibadite des Rustumides, qui devint dès le règne du premier imam, entre 160/776-777 et 168/784-785, un centre politique et économique important. Ce marché considérable attirait non seulement de nombreux commerçants nord-africains, ibadites ou non, mais aussi d'entrepreneurs marchands arabes de Ḳayrawān, de Baṣra et de Kūfa. Nous le savons grâce à Ibn al-Ṣaghīr, historien de Tāhert, qui écrivait

5. Voir chapitre 3 ci-dessus et chapitre 12 ci-après.

6. Voir chapitre 10 ci-dessus.

au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Une piste reliant Tāhert au Soudan occidental passait par Sidjilmāsa pour arriver au Ghana. Une autre voie reliait Tāhert à la ville de Gao; elle était déjà en usage avant la mort de l'imam rustumide 'Abd al-Wahhāb en 208/823<sup>8</sup>. Il semble que cette dernière passait par les oasis de Wādī Rīgh et de Wargla, qui participaient aussi au commerce soudanais de Tāhert. Les ibadites sahariens continuaient de s'occuper du commerce avec le Soudan même après la chute de l'État des Rustumides en 297/909.

Aux côtés des marchands ibadites de Wādī Rīgh et de Wargla, les ibadites de Ghadāmes et de Zawīla (dans le Fezzān) organisaient, avec l'aide des marchands ibadites du Bilād al-Djarīd (dans la Tunisie du Sud) et des commerçants originaires du Djabal Nafūsa, des expéditions lointaines vers différentes contrées soudanaises. Les commerçants berbères s'occupant de ces relations appartenaient en général aux différentes fractions des Zanāta. Quant aux Sahariens de la souche sanhādja, ils servaient souvent de guides et de convoyeurs aux caravanes équipées par les commerçants nord-africains de Sidjilmāsa, de Tāhert, de Tlemcen, de Kayrawān ou de Tripoli, caravanes dont la sécurité était assurée par les chefs sanhādja d'Awdāghust, de Tādmekka ou d'ailleurs.

Après cette revue rapide de la situation ethnique, religieuse et économique des populations sahariennes, penchons-nous sur l'histoire des régions particulières du Sahara à l'époque traitée dans ce volume.

## Le désert libyen

Quatre oasis du désert libyen, à savoir Khārja, Dākhlā, Farāfra (Farfārun des géographes arabes médiévaux) et Baḥriyya (Bahnāsāt al-Wāh) formaient, dès la conquête arabe de l'Égypte, un petit État musulman gouverné par la dynastie al-'Abdūn dont l'origine remonte aux Berbères lawāta. Cet État a été mentionné pour la première fois dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle (qui correspond au III<sup>e</sup> siècle de l'hégire) par le géographe et astronome al-Fazārī. Il l'appelle 'Amal Wāh ou «pays des oasis»<sup>9</sup>. Plus tard, vers le milieu du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, al-Mas'ūdī donne une brève description du «pays des oasis» basée sur un récit fait en 330/941-942. Un prince berbère nommé 'Abd al-Malik ibn Marwān, qui avait sous ses ordres plusieurs milliers de chevaliers, y régnait. Outre les Berbères lawāta, il y avait dans le «pays des oasis» une nombreuse population chrétienne d'origine copte ainsi que des nomades arabes appartenant à la *ḡabīla* des Banū Hilāl. Les princes de cet État résidaient dans deux quartiers de Dākhlā, dont l'un s'appelait al-Ḳalamūn et l'autre al-Ḳaṣr. Plusieurs voies reliaient le «pays des oasis» aux différentes villes d'Égypte d'un côté et à l'oasis de Santariya (Sīwa) de

7. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 24.

8. *Ibid.*, p. 25.

9. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 4, p. 39; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 32.

l'autre. Les oasis renfermaient beaucoup de dattiers, divers arbres fruitiers ainsi que des mines d'alun<sup>10</sup>.

Une route de dix jours de marche reliait l'oasis de Bahnāsat al-Wāh (Bahriyya) à l'oasis de Santariyya ou Sīwa (ancien ammonium) qui était, du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, la jonction de toutes les routes occidentales. La plus importante reliait Santariyya à l'Égypte d'un côté, au Maghreb et au Kawār de l'autre. Al-Idrīsī parle d'une voie qui liait Santariyya au port de Lakka (à l'est de Tobrouk), et ajoute que Santariyya était riche en palmiers et en arbres fruitiers. Il paraît que Santariyya est restée longtemps indépendante de l'Égypte. C'est seulement au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle qu'elle a été annexée à la province d'Alexandrie<sup>11</sup>.

Dans la partie la plus reculée du « pays des oasis » se trouvait un canton très riche, appelé Wāh Şebrū (« l'oasis de Şebrū »), dont l'accès était très difficile et où, au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, « jamais personne n'a pu arriver, à l'exception de quelques voyageurs qui s'étaient égarés dans le désert<sup>12</sup> ». L'auteur anonyme du traité géographique intitulé *Kitāb al-Istibṣār*, composé en 587/1191, ajoute que ce canton qu'il appelle Wāh Dbr (ce qui n'est qu'une déformation de Şebrū) était très riche en dattiers, en céréales et en toutes sortes de fruits, ainsi qu'en mines d'or<sup>13</sup>. Ce dernier fait n'est, à notre avis, qu'une allusion au commerce de l'or avec le Soudan occidental, d'où l'or arrivait jadis en Égypte. Beaucoup plus précis sont les renseignements fournis par al-Idrīsī, qui parle des ruines d'une ville jadis florissante et peuplée nommée *Şhebrū* ou *Şhebrō*, où il n'y avait que quelques palmiers et où les Arabes pénétraient dans leurs excursions. Au nord-est de cette ville se trouvait un lac sur les bords duquel campaient des gens appelés Kawār (Tubu ?) nomades. Au nord de ce canton étaient situées l'oasis de Santariyya (Sīwa) et la ville de Zāla (Zella)<sup>14</sup>.

En regardant une carte du désert libyen, on voit que la seule oasis importante de ce désert, dont la position correspond exactement aux données des anciens géographes arabes sur Sebrū (Dbr, *Şhebrū*) (ce nom provient apparemment du copte *tchobro*, « village »), est le groupe de Kufra. L'eau y abonde; elle s'étale en marais et en lacs qui arrosent les riches plantations. On y cultive des dattiers, des figuiers, des citronniers ainsi que des céréales. Les habitants actuels appartiennent aux Zāwiya, Berbères arabisés, venus du Nord vers le milieu du XI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle. Les conquérants y trouvèrent un peuple non musulman (Kufra; *Kufara*<sup>2</sup>, « infidèles ») appartenant aux Tubu, qui avait créé un petit État. Après la conquête de Kufra par les Zāwiya, les Tubu locaux se retirèrent dans le massif du Tibesti, à moins qu'ils n'aient été anéantis par les nouveaux venus. Il ne reste aujourd'hui de ce peuple, dans les oasis de Kufra, que quelques centaines de personnes d'origine tubu, totalement islamisées et subordonnées aux Arabes. Quant au lac mentionné par

10. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 3, p. 5052-.

11. Al-Idrīsī, 1866, p. 41-42; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 126.

12. Al-Bakrī, 1911, p. 15-17; traduction 1913, p. 38-40.

13. *Kitāb al-Istibṣār*, 1852, p. 33-36.

14. Al-Idrīsī, 1866, p. 41; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 125.

al-Idrīsī situé à Shebrū au pied d'une montagne inaccessible, on le retrouve au pied du Djabal Buzeima (Bzēma) dans l'oasis du même nom<sup>15</sup>.

C'est probablement par l'oasis de Kufra que passait une ancienne voie caravanière qui reliait, avant le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, l'Égypte au Ghana, et à laquelle fait allusion Ibn Ḥawḳal dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Cette voie était utilisée antérieurement au temps d'Aḥmad ibn Ṭulūn (254/868-270/884). Il paraît que cette piste, après s'être avancée jusqu'à Kufra, prenait ensuite la direction de Wādī al-Namūs et de Wādī al-Kabīr pour pénétrer au Fezzān et de là à Kawār, à Gao et enfin au Ghana<sup>16</sup>. C'est probablement de la même route que parle Ibn al-Faḳīh (ca. 290/903) dans un passage de son traité extrait vraisemblablement d'une source plus ancienne: «Pour aller de Ghāna en Égypte, on se rend chez un peuple du nom de Kāw-Kāw (Gao), puis chez un peuple du nom de Maranda, puis chez un peuple du nom de Murrawāt et de là aux oasis d'Égypte à Malsāna<sup>17</sup>.» Maranda est Marandet, point d'eau important au sud d'Agadès. Quant à Malsāna, on doit probablement identifier ce lieu avec la montagne de 'Alsānī ou 'Alsānā d'al-Idrīsī, identique, selon toute vraisemblance, au plateau du Gilf Kabīr situé à l'ouest de Dākhla.

Dix jours de marche, à travers une plaine de sable où l'eau était très rare, séparaient Santariya (ou Sīwa) du groupe d'oasis de Awdjīla (Augīla des Anciens), célèbre pour ses dattiers. A ce groupe appartenaient, outre l'oasis de Awdjīla proprement dite, la ville et l'oasis de Djālū (Djalo). La capitale de ce canton était, selon al-Bakrī, la ville d'Arzākīya, qui renfermait plusieurs mosquées et bazars. Tout le canton était couvert de villages, de dattiers et d'arbres fruitiers. On exportait les dattes de Awdjīla à la ville de Adjadābīya (Adjedabia). La population de Awdjīla était sans doute d'origine berbère et se composait probablement de fractions des Lawāta, comme la population de Santariya et de Barḳa. Les descendants des anciens habitants, Berbères d'ethnie et de langue, portent aujourd'hui le nom de Awdjīlī. Al-Idrīsī souligne que la capitale de Awdjīla, quoique petite, était bien peuplée et que ses habitants se livraient à un commerce actif. En effet, Awdjīla était un carrefour de plusieurs voies commerciales et un centre important situé sur une route menant au Soudan. Par cette oasis on pénétrait «dans la majeure partie du pays des Noirs, comme par exemple dans le Kawār et le Kāw-Kāw [Gao]<sup>18</sup>».

Nous ne savons rien sur l'histoire de Awdjīla dans les premiers siècles de l'Islam. Il n'est pas impossible qu'elle soit restée indépendante. Plus tard, du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, elle faisait déjà partie de la province arabe de Barḳa.

A l'ouest de l'oasis de Awdjīla et de la province de Barḳa s'étendait la province de Surt (ou Sirt) qui embrassait toute la partie orientale de la Tripolitaine. C'est un pays saharien où le désert, connu sous le nom de désert syrtique, s'approche jusqu'à la Grande Syrte. Cette province devait son nom

15. Voir T. Lewicki, 1939, 1965a. Sur les migrations des Tubu, voir J. Chapelle, 1957.

16. Ibn Ḥawḳal, 1938, p. 61; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 45.

17. Ibn al-Faḳīh, 1885, p. 68; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 27.

18. Al-Idrīsī, 1866, p. 132; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 129.

à celui de Surt, une grande ville possédant une mosquée, quelques bazars, entourée de dattiers et dont les habitants, qui s'adonnaient au commerce, parlaient « une espèce de dialecte qui n'était ni arabe, ni persan, ni berbère, ni copte<sup>19</sup> ». On se demande si ce n'était pas l'ancien punique.

La province de Surt embrassait, pendant cette période, deux districts, dont le premier, à savoir Surt proprement dit, correspondait à la zone littorale, tandis que le deuxième, le Waddān (du nom d'une ville appartenant à l'oasis moderne de Djoфра), occupait la zone intérieure. Le premier de ces districts est connu sous le nom d'*ard Surt* [pays de Surt], tandis que le Waddān était considéré encore du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle comme un district (*ʿamal*) et un pays (*ard*) à part. Ces deux régions de la province de Surt étaient peuplées par le groupe berbère des Mazāta qui avait pour voisins les Lawāta de Barqa et les Hawwāra établis dans la Tripolitaine centrale. La limite occidentale du territoire des Mazāta passait près de Tawargha (actuelle Tawurgha), tandis que dans le sud leur habitat s'étendait jusqu'au-delà du Djabal al-Sawdā (Djabal Sōda), dont la population était, au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, en guerre avec les Mazāta. Ces derniers formaient jadis la majorité des habitants de Waddān, où l'on note pourtant aussi la présence de deux fractions arabes. La ville désertique de Tādjrīft était peuplée par les Mazāta mêlés aux Arabes. L'oasis de Zalhā (ou Zella) faisait à cette époque aussi partie du territoire des Mazāta, comme il est fait mention dans un passage de l'ouvrage d'al-Bakrī<sup>20</sup>.

Les Mazāta de la Tripolitaine orientale se rallièrent de bonne heure à l'ibadisme. En effet, le district de Surt constituait une des provinces de l'État ibadite éphémère fondé en Tripolitaine par l'imam Abū ʿI-Khaṭṭāb ʿAbd Allāh ibn al-Samḥ al-Maʿāfirī (131/748-749 – 135/752-753). L'ibadisme a subsisté encore longtemps dans la Tripolitaine et les Mazāta continuaient à le professer jusqu'à la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle. La ville de Waddān a été conquise en 26/646-647 par un officier arabe nommé Buṣr ibn ʿAbī Arṭāt, qui a imposé aux habitants de ce pays un tribut lourd de trois cent soixante esclaves. Quand les gens de Waddān refusèrent plus tard de payer ce tribut, le célèbre ʿUḳba ibn Nāfiʿ conduisit une nouvelle expédition contre ce territoire en 46/666-667, et après avoir puni le roi, se fit payer de nouveau ce tribut<sup>21</sup>. Waddān était reliée par une voie à Maghmadās (Macemades Selorum des Anciens), située sur la côte méditerranéenne, et à Djarma (ancienne Garama). C'est sans doute par cette route que l'on importait les esclaves qui formaient le tribut payé aux Arabes par les gens de Waddān. Il s'agissait de captifs noirs provenant du pays de Kawār, du Tibesti et du Kānem. Le transport de ces captifs se faisait probablement par la même route que, selon Hérodote, les anciens Garamantes empruntèrent pour donner la chasse aux Troglodytes éthiopiens<sup>22</sup>. Le commerce de Waddān avec le « pays des Noirs » se faisait au cours de toute la période; la voie Waddān-« pays des Noirs » traversait la ville de Zawīla dans le Fezzān.

19. Al-Bakrī, 1911, p. 11.

20. *Ibid.*, p. 11-12.

21. Ibn ʿAbd al-Ḥakam, dans N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 12-13.

22. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. II, chapitre 20.

Une autre route qui reliait Waddān à Awdjīla traversait la ville de Zalhā (Zella), qui possédait une grande quantité de dattes. C'était aussi une station située sur la route menant de la Tripolitaine du Nord au Fezzān et au « pays des Noirs ». D'après al-Bakrī (qui reprend probablement ce texte de Muḥammad Ibn al-Warrāḳ), cette localité était habitée par les Mazāta<sup>23</sup>; cependant al-Idrīsī, qui appelle ce lieu Zāla, fait savoir que ses habitants appartenaient aux Hawwāra, ajoutant qu'ils étaient commerçants<sup>24</sup>.

Les sources arabes ne parlent pas beaucoup de Ḥammāda al-Ḥamrā' et des montagnes qui l'entourent, à l'exception d'al-Bakrī qui donne la description de la voie qui conduisait de la ville commerçante de Dǧādū (Djado ou Giado), capitale de la partie orientale du Dǧabal Nafūsa, à la ville de Zawīla, entrepôt important des caravanes situé sur la route menant au pays de Kawār et vers les autres « pays des Noirs »<sup>25</sup>. Or on marchait pendant trois jours à travers un désert avant d'arriver à Tīrī ou Tīrā, une localité située sur le flanc d'une montagne et comprenant beaucoup de dattiers<sup>26</sup>.

Sur les confins ouest de Ḥammāda al-Ḥamrā', entre ces plateaux et le Grand Erg oriental, se trouve l'oasis saharienne et la ville de Ḡhadāmes (Ḡhadāmis). Cet endroit qui, déjà dans la haute antiquité, était la station importante du désert (Cydamus ou Kidamē des Anciens), devait son importance à sa situation géographique. Elle était en effet la porte par laquelle passaient les marchands qui se rendaient de la Tripolitaine au « pays des Noirs ». La route qui unissait la ville commerciale de Ḥarūs dans le Dǧabal Nafūsa avec le pays de Takrūr passait par Ḡhadāmes. On montre, encore aujourd'hui, aux environs de Ḥarūs, une piste qui conduit à Ḡhadāmes et qui porte le nom de *tarīḳ al-Sūdān* [piste du Soudan]. C'est sans doute de cette piste que parle Yāḳūt (d'après une source du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle) et qui se dirigeait vers le canton appelé Zāfunu (Diafunu), situé dans le Haut Sénégal<sup>27</sup>. Al-Bakrī a décrit une route qui partait de Tripoli et traversait le Dǧabal Nafūsa et Ḡhadāmes pour aboutir enfin à la ville de Tādmekka au Soudan occidental<sup>28</sup>. Il est vraisemblable que cette voie traversait, après avoir quitté Ḡhadāmes, le territoire des Berbères azḳār (aujourd'hui Tassili-n-Ajjer), qui était éloigné de dix-huit journées de marche de Ḡhadāmes, à en croire al-Idrīsī<sup>29</sup>.

23. Al-Bakrī, 1911, p. 12; 1913.

24. Al-Idrīsī, 1866, p. 41-42; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 129.

25. Al-Bakrī, 1911, p. 10; 1913, p. 26-27; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 63-64.

26. Le mot *tira* signifie en berbère « écriture ». Cependant, on peut obtenir, par l'addition d'un point à la troisième lettre arabe de cette appellation, un autre mot berbère, à savoir *tīzī* qui signifie « coteau ». C'est peut-être Mizda (ancien Musti vicus), une station située sur la plus courte voie conduisant de la ville de Tripoli et du Dǧabal Nafūsa au Fezzān. D'après les chroniques ibadites, le *manzil* [station] de Tīrī existait déjà au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle; à cette époque il y avait une population ibadite.

27. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 170-172. Sur Zāfunu, voir T. Lewicki, 1971a.

28. Al-Bakrī, 1911, p. 182; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 86.

29. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 121; J. M. Cuoq, 1975, p. 153. Les Azḳār sont les Berbères nomades du Fezzān ou les Touareg *adǧidjer*. Al-Idrīsī, 1866, p. 36.

Les habitants de Ghadāmes s'adonnaient depuis l'Antiquité à une agriculture limitée (on y cultivait surtout les dattes) et également au commerce transsaharien. Cette ville apparaît de très bonne heure dans les sources arabes médiévales. En effet, l'historien arabe Ibn 'Abd al-Ḥakam parle de la prise de Ghadāmes par le général arabe 'Uḳba ibn Nāfi' en 46/667<sup>30</sup>. La population de cette ville était formée de plusieurs fractions berbères dont une, les Tināwuta, est citée déjà au II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle. La langue berbère est d'ailleurs toujours en usage à Ghadāmes.

Il paraît que les habitants de Ghadāmes, convertis au christianisme dès le VI<sup>e</sup> siècle, adoptèrent de très bonne heure les doctrines ibadites, apparemment à la même époque que leurs voisins du nord, c'est-à-dire les Nafūsa qui habitaient le Djabal Nafūsa actuel et avec lesquels ils étaient en relations étroites. Au début du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, ses habitants s'orientèrent vers les doctrines dissidentes (des sectes ibadites de Khalafiya et de Nukkār) et l'ibadisme-wahbisme pur n'y fut rétabli que grâce à une intervention militaire des Nafūsa. A cette époque, la population de Ghadāmes était gouvernée par les *mashāyikh* (cheikhs) ibadites<sup>31</sup>.

A une faible distance à l'est de Ghadāmes sont situées l'oasis et la ville de Daradj (dans les chroniques ibadites Dardj ou Adradj), important centre berbère ibadite. Il n'est pas impossible que Dardj doive son nom au rameau tanāta des Banū Idradj (c'est ainsi que l'on doit corriger la graphie erronée Tdrdj) mentionné par Ibn Ḥawḳal à côté des Waradjma, des Banū Būlīt et d'autres groupes zanāta de la Tunisie du Sud<sup>32</sup>. Ajoutons encore qu'une route passant par Sināwan et Dardj reliait Ghadāmes à la ville de Nālūt (ou Lālūt) située dans la partie occidentale du Djabal Nafūsa.

## Entre Fezzān et lac Tchad

Dans le sud de la Tripolitaine se trouve la grande région désertique du Fezzān, un groupe d'oasis compris entre la Ḥammāda al-Ḥamrā' et les avancées du Tibesti au nord, le Tassili-n-Ajjer à l'ouest et le désert libyen à l'est.

Quant à l'ancienne civilisation des Garamantes, elle n'a pas disparu avant la conquête arabe du Maghreb, et on a aujourd'hui des raisons de penser (en se basant sur la datation de certaines fouilles par carbone 14) que cette civilisation n'a été détruite qu'entre le II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle par les conquérants arabes. On est porté à croire que la cause principale de la chute de la civilisation garamantique est l'expédition du victorieux général arabe Ibn al-Ash'ath qui a conquis, en 145/762-763, le royaume de Zawīla dans le Fezzān oriental et qui a massacré les habitants de la capitale. Il faut souligner d'ailleurs que le royaume de Zawīla survécut à ce choc et qu'il existait vers la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle comme un État indépendant.

30. Ibn 'Abd al-Ḥakam, 1947; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 12.

31. Encore au VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, les habitants de Ghadāmes professaient les doctrines ibadites. Aujourd'hui ils sont tous sunnites fervents.

32. Ibn Ḥawḳal, 1964, p. 104; T. Lewicki, 1959.

Le royaume de Zawīla n'embrassait qu'une partie seulement du Fezzān oriental actuel. Il a été fondé vers la fin du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle ou bien au commencement du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Quant à tout le reste du Fezzān, il formait, entre le II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, un royaume à part, héritier de celui des Garamantes qui apparaît chez les auteurs arabes médiévaux sous le nom de Fazzān<sup>34</sup>.

Dans les sources arabes, cet État apparaît déjà en 46/666-667. En effet, nous lisons dans l'œuvre historique d'Ibn 'Abd al-Ḥakam que 'Uḫba ibn Nāfi' se dirigea, après avoir conquis la ville de Waddān, vers la ville de Djarma (Djerma), capitale du grand Fezzān, dont le roi se soumit et dont les habitants se convertirent à l'islam. Ensuite, 'Uḫba ibn Nāfi' se dirigea vers les autres « châteaux » du Fezzān, en poussant jusqu'au plus éloigné, côté sud<sup>35</sup>.

A partir de la fin du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, les habitants du Fezzān devinrent ibadites et reconnurent, dès l'origine, la suprématie des imams rustumides de Tāhert. Cependant, pendant quelque temps, ils furent partisans de l'hérétique ibadite Khalaf ibn as-Samḥ. Au temps d'al-Ya'qūbī (à la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle), le Fezzān formait un vaste État qui était gouverné par un chef indépendant (*rā'īs*).

Al-Ya'qūbī fait aussi mention de la capitale du Fezzān, qui était une grande ville<sup>36</sup>. Il s'agit sans doute de Djarma, qui fut florissante plusieurs centaines d'années, jusqu'au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. A cette époque il y avait aussi, dans le Fezzān, à côté de Djarma, une autre ville considérable, Tassāwa (Tessaoua), que les Noirs (Fezzanais ?) appelaient, d'après al-Idrīsī, « Djarma la Petite »<sup>37</sup>. Les sources arabes mentionnent aussi d'autres localités situées dans le Fezzān. Al-Bakrī signale parmi ces localités une ville appelée Tāmarmā, située sur la piste menant à Djādū dans le Djabal Nafūsa. Elle nous est complètement inconnue. Nous croyons qu'il faut corriger son nom et dire Tāmzawā, c'est-à-dire Tamzaua (Tamséua) comme nos cartes l'indiquent. Les sources ibadites la connaissaient sous le nom de Tāmzāwat. Al-Bakrī mentionne également la grande ville de Sabḥā, qui doit être identifiée à Sebḥa indiquée sur nos cartes, capitale actuelle du Fezzān. Sabḥā possédait une mosquée cathédrale et plusieurs bazars. Les chroniques ibadites citent cette ville sous le nom de Shabāha<sup>38</sup>.

La population du Fezzān médiéval se composait de différents groupes ethniques qui formaient un peuple nommé Fezzān<sup>39</sup>. Ibn Ḥawqal cite au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle un peuple berbère nommé Adjār Fezzān qu'il classe parmi les *ḳabīla* de Zanāta<sup>40</sup>. Il paraît que la première partie de ce nom doit être rap-

33. On sait que la ville de Zawīla n'existait pas encore au moment de l'expédition de 'Uḫba ibn Nāfi' en Tripolitaine en 46/666-667.

34. Ce royaume était en guerre contre les Mazāta de la Tripolitaine orientale. Il paraît que cette guerre a contribué aussi, à côté de l'expédition d'Ibn al-Ash'ath contre la ville de Zawīla, à la chute de l'ancienne civilisation garamantique.

35. Ibn 'Abd al-Ḥakam, 1947, dans : N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 12.

36. Al-Ya'qūbī, 1962, p. 9.

37. Al-Idrīsī, 1866 ; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 120.

38. Al-Bakrī, 1911, p. 11.

39. Al-Ya'qūbī, 1962.

40. Ibn Ḥawqal, 1964, p. 104.

prochée du nom de la localité fezzanaise actuelle d'Agar ou Aggar, située à une faible distance de Tassāwa. Outre les Fezzān (aussi Fazzāna), il y avait aussi dans cette région d'autres factions berbères. Al-Bakrī mentionne les Banū Kaldīn (ou Kildīn), qui habitaient la ville de Tāmarmā (Tāmzawā) en commun avec les Fazzāna<sup>41</sup>. Les Kaldīn étaient probablement identiques aux Kaldīn (Kildīn) qui, selon Ibn Khaldūn, étaient apparentés aux Hawwāra<sup>42</sup>.

Les habitants de Djarma (et apparemment de tous les autres « châteaux » du Fezzān), qui étaient chrétiens dès l'an 569, se sont ensuite convertis à l'islam après l'invasion arabe de 46/666-667. Ils prirent ensuite part au mouvement ibadite en Tripolitaine (en 126/743-744) et essuyèrent des pertes, comme les ibadites de Waddān et ceux de Zawīla, à la suite de l'expédition du général abbaside Ibn al-Ash<sup>ʿ</sup>ath en 145/762-763. A l'époque de l'imam rustumide ʿAbd al-Wahhāb ibn ʿAbd al-Raḥmān (mort en 208/823), les Fezzanais étaient déjà ibadites. En effet, les chroniques ibadites mentionnent plusieurs remarquables personnages originaires du Fezzān qui vivaient à cette époque<sup>43</sup>.

Il paraît que les ibadites du Fezzān se sont ralliés, au début du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, au dissident ibadite Khalaf ibn as-Samḥ qui, s'étant soulevé contre les imams rustumides de Tāhert, réussit à se rendre maître de presque toute la Tripolitaine, à l'exception du Djabal Nafūsa, dont les habitants, qui pratiquaient le rite ibadite-wahbite, restèrent fidèles aux Rustumides<sup>44</sup>. Cependant, dans la première moitié du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, le Fezzān est considéré de nouveau comme un pays ayant une population ibadite-wahbite.

Le deuxième État qui existait dans le Fezzān entre le II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, le royaume de Zawīla, doit son nom à la ville de Zawīla (actuelle Zawīlah) qui était sa capitale. Il n'est pas fait mention à l'époque de l'expédition de ʿUḫba ibn Nāfi<sup>ʿ</sup> à l'intérieur de la Tripolitaine et au Kawār en 46/666-667, mais il en est question dans les sources pour la première fois un siècle plus tard, pendant les guerres entre les Arabes sunnites et les Berbères ibadites. Après la victoire remportée en 144/761-762 par Ibn al-Ash<sup>ʿ</sup>ath sur Abū 'l-Khattāb, imam ibadite de l'Ifriḳiya, l'armée arabe prit la ville de Zawīla dont la population berbère ibadite fut passée au fil de l'épée et son chef ʿAbd Allāh ibn Hiyān al-Ibādī tué. En dépit de ces événements, Zawīla est restée encore pendant longtemps un centre ibadite important. Al-Ya<sup>ʿ</sup>qūbī y note, dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, la présence d'une population ibadite qui s'adonnait à la culture des dattiers et au commerce avec les pays du Soudan<sup>45</sup>.

Il semblerait que, vers le début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, la ville de Zawīla ait été abandonnée, probablement à la suite d'une guerre qu'elle faisait aux Mazāta de la Tripolitaine orientale. C'est sans doute à ces guerres que fait

41. Al-Bakrī, 1911, p. 10.

42. Ibn Khaldūn, 1925-1926, vol. 1, p. 177.

43. T. Lewicki, 1957, p. 341.

44. *Ibid.*, p. 342.

45. Al-Ya<sup>ʿ</sup>qūbī, 1962, p. 9; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 22.

allusion al-Idrīsī, qui nous parle de la fondation de Zawīla (il s'agit plutôt de la reconstruction de cette ville) en 306/918. Selon al-Idrīsī, Zawīla fut fondée pour servir de résidence à 'Abd Allāh ibn al-Khaṭṭāb al-Hawwārī et sa famille<sup>46</sup>. D'après Ibn Ḥawḳal (vers 988), la dynastie des Banū l-Khaṭṭāb tirait son origine non des Hawwāra, mais plutôt des Mazāta. Les Banū 'l-Khaṭṭāb appartenaient en effet aux Banū Mazalyakūsh, qui étaient une fraction mazatienne<sup>47</sup>.

Les principales ressources du Fezzān (nous pensons à la région de Djarma et à celle de Zawīla) étaient les cultures, en particulier celles de palmiers et de céréales. Nous devons la plupart des renseignements sur ces cultures à al-Bakrī, qui parle d'un grand nombre de dattiers à Tāmarmā (Tāmzawā), à Sabāb et à Zawīla et qui donne une description de la culture des céréales arrosées à l'aide de chameaux. Il mentionne également l'existence à Sabāb de la culture de la plante qui fournit la teinture d'indigo<sup>48</sup>. Al-Idrīsī vante aussi les dattiers de Zawīla et parle de la culture des palmiers, du millet et de l'orge à Tassāwa<sup>49</sup>. Quant à l'arrosage, J. Despois suppose que la technique des *foggāra* (conduites souterraines de captage) s'est répandue dans le Fezzān à la fin de l'époque romaine<sup>50</sup>. Les auteurs arabes fournissent quelques données sur l'arrosage des cultures. Ainsi, d'après al-Bakrī, le terrain cultivé à Zawīla était arrosé au moyen de chameaux (il s'agit de puits à traction animale qui sont toujours en usage au Fezzān) et al-Idrīsī dit que l'on arrose (à Djarma et à Tassāwa) des palmiers, du millet et de l'orge au moyen d'une machine qui porte le nom d'*indjāfa* et que les habitants du Maghreb appellent *khattāra*<sup>51</sup>.

À côté des cultures, l'essentiel de l'activité du Fezzān était le commerce transsaharien. En effet, ce pays est la voie de communication avec les pays situés au sud du Sahara la plus importante du point de vue historique après le Nil. Déjà les Garamantes apportaient aux ports tripolitains Leptis Magna (Lebda), Oea (Tripoli) et Sabrathā (Zuwāra) des produits de leur pays et de l'intérieur de l'Afrique, tels que des dattes, de l'ivoire et des pierres précieuses appelées garamantiques. Dès l'aube de l'époque musulmane, les Fezzanais s'adonnaient aussi à la traite des esclaves noirs. Les relations commerciales s'exerçaient le long d'une très ancienne route qui était déjà connue des Garamantes au V<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, et qui reliait Tripoli aux autres villes de la côte tripolitaine, au Kawār et au Kānem en Afrique centrale. Elle traversait la ville de Zawīla et le Djabal Nafūsa dont la ville principale, Djādū, renfermaient encore au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle des bazars et une nombreuse population de Juifs. A cause du commerce transsaharien se sont établis à Zawīla, à côté des Berbères ibadites, des gens

46. Al-Idrīsī, 1866, p. 37-38; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 122.

47. Ibn Ḥawḳal, 1964, p. 104.

48. Al-Bakrī, 1911; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 64.

49. Al-Idrīsī, 1866, p. 35-36.

50. J. Despois, 1965.

51. Al-Bakrī, 1911, p. 11; al-Idrīsī, 1866, p. 35. Il s'agit des puits à balancier (*shadūf*) qui sont toujours en usage dans le Fezzān et qu'on appelle *khattāra*.

de souches très variées, originaires du *Khurāsān*, de Basra et de Kūfa. Les commerçants de Zawīla exportaient surtout des esclaves noirs pris parmi les peuples soudanais de Mīrī, de Murrū, de Zaghāwa et d'autres appartenant en grande partie au groupe de Teda-Daza<sup>52</sup>.

Au <sup>v</sup><sup>e</sup>/<sup>XI</sup><sup>e</sup> siècle, al-Bakrī décrit trois voies qui reliaient la ville de Zawīla à la Tripolitaine proprement dite et à l'Égypte. La première se dirigeait vers *Djādū* et ensuite à Tripoli. La deuxième unissait Zawīla à *Adjadābīya*, située aux confins orientaux de la Tripolitaine. La troisième voie reliait Zawīla à *Fustāt*, capitale de l'Égypte. Al-Bakrī fait aussi allusion à une piste caravanière qui allait de Zawīla au pays de Kānem, à quarante journées de marche de cette ville<sup>53</sup>.

Au sud des monts Tummo, qui constituaient la limite méridionale du Fezzān, il y a une chaîne d'oasis qui facilitent la communication avec le Kānem. C'est la plus belle route caravanière du Sahara, malgré une zone de dunes qui se trouve entre Bilma et Dibella (Dibela). Cette route a été utilisée depuis une époque fort reculée. Les plus célèbres de la chaîne d'oasis sont celles de Kawār (Kawār ou Kuwār des géographes arabes médiévaux, Kaouar de nos cartes). Elles étaient connues depuis des siècles grâce au commerce transsaharien qui se faisait le long de cette route. En 46/666-667, quand 'Uḫba ibn Nāfi' s'est emparé de tous les *ḫṣūr* [châteaux] du Fezzān, en allant du nord au sud, les habitants l'ont informé qu'au-delà de cette localité se trouvaient les *ḫṣūr* de Kawār dont le chef-lieu (*ḫaṣaba* ou *gaṣba*) appelé *Khāwār* (chez al-Bakrī) était une très grande forteresse<sup>54</sup>.

Nous devons une brève description du Kawār à Ibn 'Abd al-Ḥakam et aussi à al-Ya'qūbī, mais il faut attendre al-Idrīsī pour avoir des renseignements plus détaillés. Parmi ces « villes », al-Idrīsī mentionne *al-Ḥaṣaba* (« le chef-lieu ») qui est le même que *Khāwār* d'Ibn 'Abd al-Ḥakam et qui était une localité plutôt insignifiante à l'époque de ce géographe. Le *ḫaṣr* Umm 'Isā, placé par al-Idrīsī à deux journées de marche vers le sud d'al-Ḥaṣaba, doit être identifié, à notre avis, avec le village d'Aschenumma décrit par Nachtigal et qui est à présent un lieu sans aucune importance<sup>55</sup>.

A une distance de 40 milles arabes, c'est-à-dire 80 kilomètres du *ḫaṣr* Umm 'Isā, al-Idrīsī place la ville d'Ankalās, qui était la plus importante du Kawār, tant du point de vue commercial qu'en tant que siège du chef local<sup>56</sup>. On pourrait identifier Ankalās avec le village de Dirki qui était, au temps

52. Al-Ya'qūbī, 1962, p. 9; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 22.

53. Al-Bakrī, 1911, p. 11; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 63-64.

54. Ibn 'Abd al-Ḥakam dans : N. Levtzion et J. F. P. Hopkins, 1981, p. 12-13; al-Bakrī, 1913, p. 12. Il paraît que *Khāwār* était identique à Gissebi (Guesebi) dans le Kawār septentrional, à quelques kilomètres au sud-ouest d'Anay mentionné sur nos cartes. Le nom de Gissebi (Guesebi) ne paraît être qu'une déformation du terme arabe *ḫaṣba* ou *gaṣba*.

55. G. Nachtigal, 1879-1889, vol. 1, p. 511. Le nom donné à ce château (en arabe *ḫaṣr*), à savoir Umm 'Isā (en arabe dialectal Umm 'Aysa) n'est qu'une métathèse de celui d'Aschenumma (Asche-n-umma pour 'Aysa-n-umm). R. Mauny (1961, p. 141) identifie ce lieu avec l'actuelle Bilma.

56. Al-Idrīsī, 1866, p. 39; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 123 et suiv. D'après R. Mauny (1961), il s'agit de la moderne Kalala.

du séjour de Nachtigal au Kawār, la résidence du souverain de ce pays. Ce village (également appelé Dirko par les Teda) est, d'après Nachtigal, le plus ancien et le plus important du Kawār.

La dernière localité du Kawār dont il est question chez al-Idrīsī (qui énumère les lieux habités de ce pays, en allant du nord au sud) est la petite ville de Tamalma (ou Talamla) située dans la partie méridionale du pays. On peut identifier, avec J. Marquart, Talamla à la ville moderne de Bilma (Bilmā<sup>c</sup>)<sup>57</sup>.

Selon al-Ya'qūbī, le pays de Kawār était habité vers la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle par une population mixte, composée de musulmans de toutes provenances, en majorité berbères<sup>58</sup>. Il s'agit ici des commerçants berbères ibadites originaires du Fezzān, du Djabal Nafūsa et du Waddān. A côté des Berbères (et sans doute aussi des commerçants arabes), vivait dans le pays de Kawār la population autochtone appartenant au groupe tubu (Teda-Daza). C'est elle dont parle le géographe arabe Ibn Sa'īd (avant 685/1286) qui appelle les habitants du Kawār «les Noirs» et qui dit que ces gens ont adopté les usages des Blancs<sup>59</sup>. Cette population était déjà au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle musulmane, probablement ibadite.

Les ressources des habitants du Kawār qui, selon des sources arabes, étaient plutôt aisés, provenaient des cultures (dattiers), de l'exploitation des mines d'alun et du commerce, en particulier de la traite des Noirs. On y élevait aussi des chameaux à l'usage des commerçants locaux et on péchait et salait les poissons qui se trouvaient en abondance dans un grand lac situé près d'Abzar. Cependant, la source principale de richesse des habitants du Kawār était les mines d'une espèce d'alun qui était connu sous le nom d'alun *kawārī* dont al-Idrīsī vante la pureté exceptionnelle<sup>60</sup>. Cet auteur les localise au sud du Kawār, à Ankalās, à Abzar et à l'ouest jusqu'à la Berbérie occidentale, et à l'oasis de Wargla. R. Mauny, qui se demandait à quoi correspondaient ces fameuses mines d'alun du Kawār localisées dans les lieux où nous ne connaissons aujourd'hui que des salines, croit qu'al-Idrīsī pensait au sulfate de soude qui est un alun *lato sensu* et qui est aujourd'hui le simple sous-produit de l'exploitation des salines du Kawār. A Bilma, la proportion de sulfate contenue dans le sel peut atteindre 79 %. Ainsi, continue R. Mauny, «rien n'empêchait [...] lorsque l'alun avait une grande valeur commerciale (au Moyen Age il était utilisé pour fixer les teintures sur les étoffes) de recueillir à part le sel contenant la plus grande proportion de sulfate et de vendre ce produit sous le nom d'alun»<sup>61</sup>.

En-dehors de l'alun, la traite des esclaves était la source principale de richesse des habitants du Kawār. Par le Kawār, les esclaves noirs affluaient aux marchés de Djarma, de Zawīla et de Waddān, d'où on les exportait aux

57. J. Marquart, 1913, p. 80.

58. Al-Ya'qūbī dans : N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 22.

59. Ibn Sa'īd dans : N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 192-193.

60. Al-Idrīsī, 1866, p. 39; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 123.

61. R. Mauny, 1961, p. 141, 334-336, 452.

pays du Maghreb et de l'Ifrikiya, ainsi qu'en Égypte. Il paraît que ce commerce existait déjà dans l'Antiquité et qu'il était exercé par les Garamantes.

L'histoire ancienne et médiévale du Kawār nous est inconnue. Il paraît qu'au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle ce pays était indépendant. Plus tard, le sultan du Kawār fut soumis au royaume de Zaghāwa ou Kānem dont nous allons parler. En tout cas telle était la situation de ce pays au temps de Yāqūt (617/1220)<sup>62</sup>.

À côté des Kawariens tubu et des Berbères ibadites qui habitaient avec des commerçants arabes les villages du Kawār, il y avait aussi dans cette région du Sahara des Berbères nomades lamṭa, dont la plupart nomadisaient dans le Sahara occidental, surtout au sud de Sūs. Selon al-Ya'qūbī<sup>63</sup> ces Lamta du Sahara central habitaient les terrains situés entre le Kawār et Zawīla et qui se prolongeaient vers Awdjīla. Il semblerait que ces Lamta entrèrent plus tard dans la composition des Tubu (Teda-Daza) ou bien qu'ils se retirèrent vers l'Air pour rejoindre les Touareg de ce pays.

Les populations de Tubu (Teda-Daza) zaghāwa qui occupent aujourd'hui, et ce depuis une époque fort ancienne, les oasis de Kufra dans le désert libyen ainsi que le pays de Kawār constituaient aussi la population de l'extrême sud du Fezzān, du plateau de Dǰādo et du massif du Tibesti. Ils habitaient aussi et habitent encore à présent le Borgu (avec Bodélé et Baḥr al-Ghazāl), qui est une immense cuvette désertique très basse qui sépare le Tibesti du Tchad, ainsi que les plateaux de l'Ennedi et enfin le nord du Wadaī et le nord-ouest du Dārfūr. Le groupe tubu qui habite jusqu'à présent ces dernières régions porte le nom de Zaghāwa. Ce nom paraît avoir été à l'époque l'appellation employée par les géographes arabes pour désigner à peu près toutes les branches des Tubu, exception faite pour le Kawār et l'oasis de Kufra dont la population nomade est qualifiée par al-Idrīsī de « nomades du Kawār »<sup>64</sup>.

Il faut aussi ajouter que l'auteur arabe Wahb ibn Munabbih, qui écrivait avant 110/728, cite, à côté des Zaghāwa, le peuple soudanais de Kurān (ou Korān) dont on doit aussi prononcer le nom Gorān. Ce nom est encore en vigueur aujourd'hui. C'est une appellation donnée par les Arabes aux Daza, branche des Tubu vivant au nord et au nord-est du lac Tchad<sup>65</sup>.

Quant au nom de Zaghāwa qui a été mentionné par Wahb ibn Munabbih (apparemment comme celui de la branche septentrionale des Tubu, à savoir des Teda) parmi les appellations des peuples issus du Cham biblique à côté des Korān, des Nubiens, des Abyssins, des Berbères et des Zandj de l'Afrique orientale, il n'est pas inconnu aux autres auteurs arabes médiévaux. Il est cité parmi les toponymes soudanais dans l'ouvrage de l'astronome Muḥammad ibn Mūsā al-Kḥuwārizmī (mort en 220/835 ou en

62. Yāqūt, 1866-1873, vol. 3, p. 142.

63. Al-Ya'qūbī, 1962, p. 9.

64. Al-Idrīsī, 1866, p. 12-15; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 125.

65. Ibn Kutayba, 1850, p. 12-13; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 15; J. Chapelle, 1957.

232/846)<sup>66</sup>. Al-Ya'qūbī mentionne le peuple zaghāwa parmi les esclaves que l'on exportait de Zawīla<sup>67</sup> et dans son ouvrage historique il parle de ce peuple de façon plus détaillée: les Zaghāwa se sont établis dans un lieu appelé Kānem (ou Kānim) où ils habitaient dans des huttes de roseaux. Il y fondèrent un royaume<sup>68</sup>.

Il paraît que le Kānem entretenait des relations avec les ibadites du Djabal Nafūsa depuis une époque très reculée. En effet, on sait qu'Abū 'Ubayda 'Abd al-Hamīd al-Djīnāwunī, qui était gouverneur du Djabal Nafūsa sous l'égide des imams rustumides de Tāheret et qui vivait dans la première moitié du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, connaissait, outre la langue berbère et l'arabe, celle de Kānem (*luḡha kānimīya*)<sup>69</sup>. Le géographe arabe al-Muhallabī (mort en 380/990) nous apprend que les Zaghāwa étaient un peuple soudanais vivant au sud du Maghreb. Ils y ont créé un État très étendu qui était limitrophe avec la Nubie; entre ces deux royaumes il y avait dix jours de marche<sup>70</sup>.

Du côté nord, le royaume des Zaghāwa (ou Kānem) s'étendait jusqu'à Bilma et al-Ḳasāba dans le Kawār. Le pays des Zaghāwa (il s'agit ici du Kānem) n'était pas désertique et ses habitants se nourrissaient de leurs cultures, principalement de mil et de doliques. Ils possédaient aussi des troupeaux de moutons, de bœufs, de chameaux et de chevaux. Au moment où écrivait al-Muhallabī, les Zaghāwa du Kānem étaient encore infidèles: ils vénéraient leur roi qu'ils adoraient à la place de Dieu. Ils vivaient nus, se couvrant seulement les reins de peaux de bêtes, à l'exception du roi qui s'habillait d'un pantalon de laine et d'un vêtement de soie de Sūs (du Maroc)<sup>71</sup>.

Ibn Ḥawḳal semble identifier le pays des Zaghāwa au Kānem. Il mentionne l'existence d'une route qui reliait le pays des Zaghāwa au Fezzān, c'est-à-dire apparemment à Djarma, capitale de ce pays; entre le Fezzān et Zaghāwa, il y avait deux mois de marche, ce qui nous paraît exagéré<sup>72</sup>.

Le Kānem n'était pas inconnu d'al-Bakrī, d'après qui ce pays se trouvait au-delà du désert de Zawīla, à quarante journées de marche de cette ville. Les habitants étaient à l'époque « idolâtres »<sup>73</sup>.

Al-Idrīsī, à qui nous devons une description très détaillée du Sahara et du Soudan, a consacré plusieurs passages de son œuvre aux Zaghāwa et au

66. Al-Khawārizmī, 1926, p. 6; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 7.

67. Al-Ya'qūbī, 1892, p. 345; 1962, p. 9.

68. Al-Ya'qūbī, 1883, p. 219; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 21.

69. Voir J. Lewicki, 1955, p. 92-93 et 96.

70. Yāqūt, 1866-1873, vol. 2, p. 932. D'après un autre passage de la description des Zaghāwa, al-Muhallabī dit qu'entre les Zaghāwa et la ville de Dongola en Nubie il y avait vingt étapes; *op. cit.*, vol. 1, p. 277.

71. Voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 171, 173.

72. Ibn Ḥawḳal, 1938, p. 92; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 46.

73. Al-Bakrī, 1911, p. 11; 1913, p. 29; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 64. Il semble qu'al-Bakrī ait tiré ce renseignement d'une source antérieure au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, peut-être d'un ouvrage géographique d'Ibn al-Warrāk (mort en 362/973), puisqu'au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle on peut déjà songer aux débuts de l'islamisation de ce pays dont la population a définitivement embrassé l'islam après l'an 500/1107.

Kānem (qu'il distingue soigneusement les uns de l'autre). Le Kānem était un royaume dont le souverain habitait la ville de Mānān. Les soldats du roi du Kānem ne portaient aucun vêtement, comme à l'époque d'al-Muhallabī, cent cinquante ans auparavant. Outre Mānān, al-Idrīsī mentionne encore une autre ville du Kānem, Anḍjīmī (Nḍjimī de nos cartes). A six journées de marche d'Anḍjīmī se trouvait la ville, ou plutôt le centre, des Zaghāwa, autour duquel vivaient plusieurs branches de ce peuple qui élevait les chameaux. Al-Idrīsī ne nous dit rien de la situation politique de ce groupement tubu qui, à cette époque, ne dépendait probablement pas du roi du Kānem. En parlant des Zaghāwa, il souligne que leur territoire est voisin de celui du Fezzān; il inclut de cette façon le pays du Kawār dans les territoires habités par les Zaghāwa<sup>74</sup>. Dans un autre chapitre, al-Idrīsī parle de deux centres des Zaghāwa, à savoir de Saghāwa (qui est probablement identique à Sakawa, nom donné aux Zaghāwa dans le sud du Wadaī actuel) et de Shāma (peut-être Tin-Shaman sur nos cartes, au nord d'Agadès). Les ressources de ces deux branches zaghāwa provenaient de l'élevage (ils se nourrissaient du lait, du beurre et de la viande de leurs troupeaux) et des cultures de sorgho. Parmi les Zaghāwa, chez les Shāma et Saghāwa, vivait aussi un groupe d'origine berbère appelé Sadrāta. Il s'agissait de nomades qui ressemblaient aux Zaghāwa dans toutes leurs manières de vivre. Ils étaient ainsi en train de s'assimiler aux Teda-Daza Zaghāwa<sup>75</sup>.

## Le Sahara septentrional

Le Sahara septentrional embrasse toute la région située entre l'Atlas au nord et l'Ahaggar (Hoggar) au sud, à l'ouest et au sud-ouest de Ghadāmes. C'est un territoire où, au milieu des *hammāda* calcaires et des dunes de sable du Grand Erg occidental et du Grand Erg oriental (le *blād al-atesh*, ou « pays de la soif »), il y a des puits et de très belles oasis (le *blād al-biyār*, ou « pays des puits »). A la lisière des cultures (il s'agit avant tout des palmeraies) de ces oasis, se trouvent des villages fortifiés appelés *kṣūr* (en arabe littéraire *kuṣūr*). Ils ont été fondés, de même que les palmeraies et les *foggāra* qui irriguent ces dernières (surtout Tūwāt), par différentes fractions ibadites, mutazilites ou même juives de la grande branche berbère des Zanāta.

On peut diviser ces oasis en trois groupes : les oasis orientales qui sont le domaine des puits artésiens et qui sont groupées au pied de l'Atlas; les oasis occidentales qui sont irriguées par des *foggāra*, formant un ruban long de quelques 1 200 kilomètres qui s'étend entre l'Atlas saharien de Figīg d'une part et le Tidikelt d'autre part; à mi-chemin entre ces deux groupes, il y a un troisième groupe important d'oasis : le Mzāb.

74. Al-Idrīsī, 1866, p. 33 et suiv.; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 114 et suiv.

75. Al-Idrīsī, 1866; voir N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 119-120.



*Mosquée du X<sup>e</sup> siècle dans la ville de Tozeur, Djariid.*  
[Source: M. Brett.]

Le plus oriental de ces trois groupes d'oasis est l'oasis de Sūf, située au milieu des sables, sur la voie qui conduit du Djarīd à Tuggurt et à Wargla. Cette oasis était, dès le début de la domination arabe en Afrique du Nord sinon encore avant, une importante étape sur la route commerciale qui unissait la Tunisie méridionale, pays habité du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par les Berbères ibadites, aux centres berbères ibadites de Wādī Rīgh et de Wargla ainsi que du Soudan. Nous ne savons pas à quelle époque on a fondé les palmeraies et les villages de Sūf. La première mention concernant cette oasis se trouve dans les anciennes chroniques ibadites qui l'appelaient Sūf ou Asūf. Dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle Sūf était habité par les Berbères ibadites qui entretenaient d'étroites relations avec le Djarīd, en particulier avec la ville de Tozeur. Les habitants de Sūf appartenaient aux diverses branches issues des Zanāta ou bien apparentées à cette famille berbère (comme les Lawāta). Ajoutons encore qu'au nord du Sūf, du côté du district de Nefzāwa, nomadisait au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle les Banū Mūlīt, qui appartenaient aussi aux Zanāta<sup>76</sup>.

A une centaine de kilomètres à l'ouest de l'oasis de Sūf s'échelonnent de nombreuses et importantes oasis de Wādī Rīgh situées dans un couloir

76. L'histoire du Sūf nous est inconnue. Cependant nous savons que Sārat al-Lawātīya, une célèbre femme ibadite qui vécut dans la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, était originaire de cette oasis. C'est à cette époque qu'une caravane ibadite, rentrant de Tādmekka (dans l'Adrār des Ifoghas, au nord de Gao), passa par le Sūf en se rendant probablement à Tozeur.

d'érosion large de vingt kilomètres. A l'époque qui nous intéresse ici, Wādī Rīgh, qui nous est connu grâce aux sources arabes (et surtout aux chroniques ibadites) sous le nom de (Wādī) Rīgh ou bien Arīgh, était jalonné de plusieurs villes et villages fortifiés (*kuṣūr*). Plus tard, à l'époque d'Ibn Khaldūn (VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle), il y en avait environ trois cents. Nous connaissons les noms de plusieurs de ces lieux, comme Adjlū al-Gharbiyya (Adjlū occidentale), Adjlū al-Sharkiyya (Adjlū orientale), Tīdjīt, Kaṣr Banī Nūba, Tīghūrt (actuel Tuggurt) et Waghlāna. Outre ces cinq villes, les sources ibadites nous en signalent encore plusieurs autres de moindre importance et qui sont difficiles à identifier, sauf peut-être Tīn Tamerna, identique probablement à Tamerna, Tīn Īslīmān (Sīdī Slīmān) situé au nord de Tuggurt et de l'oasis d'Aḳūḳ (Gūg).

Rīgh ou Arīgh doit son nom aux Berbères rīgha, fraction des Maghrāwa, de la grande famille des Zanāta. Cependant, à côté des Rīgha, il y avait aussi d'autres peuplades zanāta, comme les Banū Wartīzalen, les Banū Wilīl, les Banū Zalghīn, les Banū Ītūfa, les Maghrāwa, les Banū Yandjāsen et les Banū Lant. Parmi d'autres Berbères qui habitaient le Wādī Rīgh ou qui nomadisaient dans les environs de ces oasis, il faut nommer également les Banū Warmāz (Warzemār) et les trois peuples qui étaient de coutume bédouine, les Banū Warsifān, les Banū Ghomāra (ou Ghomra) et les Banū Sindjāsen. Il n'est pas impossible que ces derniers soient identiques aux Banū Sindjās, branche maghrawienne qui habitait, d'après Ibn Khaldūn, Wādī Rīgh encore au VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle.

L'histoire de Wādī Rīgh avant le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle est très peu connue. Les indigènes de ce pays attribuent l'origine de leurs puits à Dhū 'l-Karnayn (le « bicornu »), c'est-à-dire Alexandre le Grand. Cependant, les oasis de Wādī Rīgh n'ont jamais été signalées par les Anciens et elles sont sans doute postérieures à la domination romaine en Afrique du Nord. La première allusion à ce pays dans les sources écrites est liée au grand chef nomade berbère Yabīb ibn Zalghīn, qui vivait à l'époque de l'imam rustumide Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb (208/823-257/871).

Dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle la population de Wādī Rīgh se composait surtout de différentes fractions de Maghrāwa ibadites. En 471/1078-1079 commença une guerre civile qui fut la cause de la ruine de ce groupe d'oasis. Une autre guerre eut lieu au Wādī Rīgh en 502/1108-1109. Ajoutons encore que les oasis de Wādī Rīgh jouaient, au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, un rôle important dans la vie des ibadites nord-africains.

La plus importante de toutes les oasis orientales du Sahara septentrional est celle de Wargla, Wārdjlan ou Wārḳlan des géographes arabes médiévaux. Les origines de Wargla nous sont inconnues. En effet, nous n'avons aucun renseignement sur cette oasis avant la conquête arabe. Cependant, il n'est pas impossible qu'à l'époque du Bas-Empire ait déjà existé, à cet endroit, une bourgade qui était une étape sur la piste caravanière reliant la Numidie au Hoggar et probablement aussi à la boucle du Niger. C'est par cette piste que se faisait le trafic, sans doute assez modeste dans l'antiquité, entre la Numidie et le Sahara central. On peut retrouver le nom de Wargla dans

celui de la *ḵabīla* maure des Urceliani dont il est question au VI<sup>e</sup> siècle chez Corippe<sup>77</sup>. Ce sont peut-être les gens appartenant à cette population qui ont bâti certaines habitations de Wargla à une époque antérieure à l'invasion musulmane. A côté de ces habitations primitives, il y avait dans l'oasis de Wargla plusieurs vrais bourgs qui existaient déjà au moment de l'arrivée des premiers Arabes du Maghreb, c'est-à-dire vers le milieu du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle. V. Largeau<sup>78</sup> signale onze bourgs ou villages qui existaient à cette époque dans l'oasis de Wargla et dont les ruines sont encore visibles.

Wargla est mentionnée dans les sources arabes sous le nom de Wārḵlān, pour la première fois à l'époque du calife umayyade Hishām ibn 'Abd al-Malik (105/724-125/743). Si l'on en croit al-Zuhrī (milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle), c'est à cette époque que les habitants de Wargla ont été convertis à l'islam<sup>79</sup>.

Il semble que les habitants de l'oasis de Wargla adoptèrent bientôt, comme presque tous les autres Berbères, les doctrines kharidjites, en signe de protestation contre l'oppression du gouvernement orthodoxe. Ils devinrent ibadites, en se ralliant à la branche la plus modérée de cette secte et ils nouèrent bientôt d'étroites relations avec les imams ibadites de Tāher<sup>80</sup>.

Quant à la ville de Sadrāta (ou Sedrāta), elle paraît avoir été la capitale de l'oasis de Wargla entre le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Le nom de cette ville a pour origine celui des Berbères sadrāta, dont une autre fraction habitait le Mzāb, dans les environs de Biskra. Les ruines de Sadrāta sont situées à 14 kilomètres au sud de la ville de Wargla. Dans ces ruines on a retrouvé les traces d'une mosquée et du tombeau de l'imam Ya'qūb ibn Aflah, dernier imam rustumide, qui s'enfuit à Wargla après la prise de Tāher par l'armée fatimide en 296/908<sup>81</sup>. En l'an 322/934 la ville de Sadrāta fut assiégée par l'armée fatimide et sa population abandonna la ville et alla se réfugier à Karīma (aujourd'hui Gara Krīma, au sud de Wargla).

Plus tard, à l'époque d'al-Bakrī (V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle), il y avait dans l'oasis de Wargla sept « châteaux » dont le plus grand s'appelait en berbère Aghren en-Īkammen, nom qui est absolument inconnu des auteurs ibadites. A côté de ces villes et « châteaux », les sources écrites mentionnent plusieurs bourgs ou villages berbères situés dans l'oasis de Wargla, comme Fadjūha, Ḷaṣr Bakr (ou Tīn Bakr, Ḷaṣr Banī Bakr), Aghlām, Tīn Īmṣīwen, Tīn Bā Māṭūs, Tamāwaṭ et Ifrān.

Grâce aux sources écrites, et surtout aux chroniques ibadites, on a aussi quelques renseignements sur la composition de la population de l'oasis de Wargla du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Nous avons déjà vu plus haut que le nom de l'oasis provient de la *ḵabīla* des Urceliani ou

77. Corippe, 1970, p. 128; T. Lewicki, 1976, p. 10.

78. V. Largeau, 1879, *passim*.

79. Al-Zuhrī, 1968, p. 181, 340.

80. Voir T. Lewicki, 1976, p. 9-11.

81. Voir M. van Berchem. 1952, 1954.

Wārdjīlān, branche des Zanāta qui en était la fondatrice, d'après Ibn Khaldūn. Nous avons déjà mentionné que, parmi les anciens habitants de Wargla, il y avait aussi une fraction des Sadrāta, branche des Lawāta. Parmi d'autres Berbères qui habitaient l'oasis de Wargla, il faut nommer encore les Banū Yādjrīn (lire Yāgrīn), appelés Yākrīn (lire Yāgrīn) par Ibn Ḥawkal, les Tināwuta connus de Ghadāmes, les Banū Warzemār, dont une fraction nomadisait aux environs de Wādī Rīgh, et la grande *ḵabīla* des Banū Wartīzalen qui habitait auparavant, elle aussi, le Wādī Rīgh<sup>82</sup>. En dehors des Berbères ibadites, wahbites ou nukkarites, il ne manquait pas à Wargla de musulmans orthodoxes malikites que les ibadites appelaient quelquefois asharites. Ajoutons encore que Yākūt signale, dans sa brève description de Wargla, à côté des Berbères, la présence d'un groupe ethnique appelé Maḍjdjāna<sup>83</sup>. Il s'agit ici de chrétiens africains d'origine romane qui ont émigré à Wargla après la chute de Tāhert, en suivant le dernier imam rustumide dont ils étaient les fidèles serviteurs<sup>84</sup>. Il semble que les habitants berbères de Rīgh et de Wargla étaient déjà fortement métissés de noirs avant le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle<sup>85</sup>.

Tous les bourgs et les villes de l'oasis de Wargla faisaient partie d'un district qui était appelé, au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, Iḵlīm Wārdjīlān [district de Wārdjīlān]. Au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, il y avait dans l'oasis de Wargla un *rāʾīs* [chef] qui résidait à Tāghyārt. Al-Wisyanī mentionne un *rāʾīs* de Tāghyārt appelé Ismāʿīl ibn Kāsīm, à côté duquel il y avait à Wargla les *wulāt Wārdjīlān* [gouverneurs de Wārdjīlān], sans doute subordonnés à ce *rāʾīs*. Dans la première moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, on comptait à Wargla vingt-trois *mutawallī*, probablement administrateurs des bourgs, dont la compétence nous est cependant inconnue<sup>86</sup>. À côté des *rāʾīs* et des gouverneurs, les sources ibadites signalent à Wargla l'existence de notables (auxquels appartenaient probablement avant tout les grands marchands) appelés *aʿyān* et *akābir*. Telle était la situation au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle.

Ajoutons encore qu'un certain rôle était joué aussi, dans l'oasis de Wargla, par les conseils des habitants de tous les villages de cette oasis. Or ces conseils se sont assemblés une fois dans la bourgade de Tamāwaṭ. Après la chute de l'imamat des Rustumides, dont la souveraineté était reconnue par les habitants de Wargla, cette oasis devint tout à fait indépendante, malgré les efforts des Fatimides qui ont essayé, pendant la première moitié du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, de la conquérir, sans doute à cause de son importance économique. Plus tard, pendant un certain temps, Wargla dépendait de la dynastie des Banū Ḥammād. En effet, le sultan hamma

82. Ibn Ḥawkal, 1964, p. 103-104.

83. Yākūt, 1866-1873, vol. 4, p. 920.

84. Voir T. Lewicki, 1976, p. 79-90.

85. La situation raciale à Wargla et à Wādī Rīgh devait avoir été semblable à cette époque à la situation du début du X<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle décrite par Jean-Léon l'Africain qui dit, dans sa *Description de l'Afrique*, que « les hommes sont pour la plupart nègres [...] parce que ces gens ont beaucoup d'esclaves noires avec lesquelles ils couchent, si bien qu'ils en ont des enfants noirs ». Voir Jean-Léon l'Africain, 1956, p. 437 et suiv.

86. T. Lewicki, 1976, p. 10-11.



11.3 *Une des oasis du Mzāb.*

[Source : © Werner Forman Archives.]

dite al-Nāṣir ibn ‘Alannāla (454/1062-482/1089) nomma un gouverneur dans cette oasis.

Le rôle commercial de Wargla était considérable, vu que cette ville était la tête de ligne de la voie suivie par tous les marchands nord-africains et égyptiens qui se rendaient au Soudan occidental. Considérons maintenant les relations de Wargla avec les grands centres commerciaux de l’Afrique du Nord et avec les marchés du Soudan occidental et central.

Déjà, vers le milieu du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, une route directe, qui passait par Laghwāt, reliait Wargla et Tāhert, tandis qu’une autre voie commerciale existait entre Wargla et la ville de Sidjilmāsa, qui constituait le terminus nord le plus important des pistes caravanières entre l’Afrique septentrionale et le Soudan occidental, et le lieu de destination de l’or et des esclaves provenant du Ghana et du pays des Wangara. A l’origine, Wargla n’était que l’une des étapes sur la grande route entre le Soudan et l’Égypte; cette route traversait la Tripolitaine et le Djarīd, en se dirigeant vers Wargla et ensuite Sidjilmāsa. Cependant, les marchands de Wargla commencent bientôt à prendre part activement au commerce de Sidjilmāsa avec les pays aurifères du Soudan occidental. En effet, les géographes arabes y signalent souvent la présence des marchands de Wargla venus apparemment par la route de Sidjilmāsa, quoiqu’il ne soit pas impossible que ces marchands soient arrivés au Ghana

et à Wanḡara par la voie de Tādmekka et Kāw-Kāw (Gao)<sup>87</sup>.

Une autre route reliait le Mzāb (Zībān sur nos cartes) à la ville de Wargla et au « pays des Noirs ». Elle nous est connue grâce à al-Idrīsī qui ajoute que, par cette voie, on exportait les dattes du Mzāb au Soudan<sup>88</sup>.

La route commerciale suivante était la voie Wargla-Tlemcen que nous connaissons grâce à al-Bakrī, qui signale également une voie reliant la capitale de l'État hammadite Ḳal'at Abī Tawīl (Ḳal'at Banī Hammād, aujourd'hui en ruines à 30 kilomètres du Bordj Areridj) à la ville de Wargla<sup>89</sup>.

Il semble que la route la plus ancienne et la plus directe à la fois qui unissait Wargla et, par l'intermédiaire de cette ville, tout le Maghreb au Soudan était la piste conduisant de Wargla à Tādmekka dans l'Adrār des Ifoghas (aujourd'hui les ruines Es-Sūḡ situées à 45 kilomètres du village de Kidal) et de là à la ville de Gao. Selon al-Bakrī, le point de départ de cette piste était Tādmekka, d'où l'on se rendait à Ḳayrawān en passant par Wargla et par Ḳaṣṡīliya (Tozeur)<sup>90</sup>. Nous savons, grâce aux sources ibadites, que le commerce entre Wargla et Tādmekka se faisait déjà dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle et que l'un des objets de ce trafic était des vêtements que l'on échangeait contre de l'or<sup>91</sup>.

Outre la route Wargla-Tādmekka-Gao il y avait encore une autre grande route transsaharienne qui reliait la ville de Wargla aux marchés du Soudan occidental. Je voudrais parler ici de la route Wargla-Ghana. Cette route était beaucoup plus importante que la piste Wargla-Tādmekka puisque la ville de Ghana était un grand entrepôt pour l'or venant ici des régions aurifères de Bambuk et de Bure. La voie Wargla-Ghana passait par la ville de Sidjilmāsa, dans le Tafīlālet, qui était un grand emporium saharien, la véritable porte du Soudan. Les souverains de Sidjilmāsa (qui appartenaient aux Miknāsa apparentés aux Zanāta) avaient adopté les doctrines de la secte sufrite, très proches de celles des ibadites, tout en entretenant des relations très correctes avec les imams rustumides de Tāhert. Il paraît que l'itinéraire Wargla-Sidjilmāsa passait par El-Goléa. Quant à la deuxième partie de la route Wargla-Ghana, elle se dirigeait, après avoir quitté Sidjilmāsa, vers la ville de Tāmdūlt dans le Sūs al-Aḡṡā (Tāmdūlt-Wāḡa de nos cartes, dans le sud-ouest marocain). Cette voie nous est connue grâce à al-Bakrī qui donne aussi les noms de deux étapes suivantes, à savoir Izil qui est Kēdiat d'Idjīl et la ville d'Awḡāghust, un marché important situé dans le sud de la Mauritanie actuelle, où se trouvent aujourd'hui les ruines de Tegdaoust<sup>92</sup>. Selon al-Zuhrī, la route de Sidjilmāsa

87. La plus ancienne mention de la voie directe reliant l'Égypte à Sidjilmāsa provient de la chronique ibadite d'Abū Zakaṡīya' al-Wardjlanī (VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle) et concerne un fait qui se situe au commencement du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Cette route traversait Tozeur et Wargla pour aboutir directement à Sidjilmāsa; voir T. Lewicki, 1960.

88. Al-Idrīsī, 1866, p. 4; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 108.

89. Al-Bakrī, 1911, p. 182; 1913, p. 340; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 86.

90. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 84-87; voir T. Lewicki, 1976, p. 32-41.

91. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 89, 91. C'est apparemment par la même voie que Kaydad, le père d'Abū Yazīd Makhlad, se rendit à Tādmekka et à Gao. Celui-ci naquit à Tādmekka vers 272/885. Voir chapitre 12 ci-après.

92. Al-Bakrī, 1911, p. 155 et suiv.; 1913, p. 295 et suiv.; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir.

à Ghana traversait aussi la ville d'Azukī (Azugī) dans l'Adrār mauritanien<sup>93</sup>. Il y avait aussi une autre route de Wargla à Ghana, en passant par Tādmekka. La voie la plus directe qui reliait Wargla à Tāhert passait par le Mzāb, par Tilghment et par Laghwāt, c'est-à-dire par le groupe central d'oasis du Sahara septentrional, situé entre Wādī Rīgh et Wargla d'un côté, et le Tūwāt-Gurāra de l'autre.

D'après Ibn Khaldūn, le nom de Mzāb provient de celui d'un groupe zanāta qui a fondé les bourgades de ce pays. Cependant, les Banū Mzāb et le pays lui-même étaient déjà connus des ibadites au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle sous le nom arabisé de Mus'ab. En effet, les chroniques ibadites mentionnent les Banū Mus'ab ou Djabal Mus'ab (le Mzāb de nos cartes). Les Banū Mus'ab professaient à l'origine la doctrine mutazilite, mais plus tard (au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle) ils ont été convertis à l'ibadisme.

Parmi les bourgades fondées dans le Sahara septentrional par les Zanāta, il faut mentionner la forteresse de Tālghment (aujourd'hui Tilghment ou Tilrhemt) et la ville de Laghwāt (Laghouat), connue déjà au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle sous le nom d'al-Aghwāt, qui se trouvait sous la domination du chef zanāta al-Khayr ibn Muḥammad ibn Khazar al-Zanātī.

Une autre ville importante dans cette région était le *ḵṣar* el-Goléa, aujourd'hui Taurīrt al-Mānia qui, selon toute probabilité, établissait la jonction de Wargla à la route de Sidjilmāsa. Il paraît aussi qu'à el-Goléa s'embranchait la voie menant de Wargla à Tādmekka. El-Goléa est mentionnée par al-Bakrī sous l'appellation d'al-Ḳal'a (« la forteresse »). C'était une ville fort peuplée « qui renfermait une mosquée et les restes de quelques monuments antiques »<sup>94</sup>. El-Goléa est située à l'est du Grand Erg occidental, sur une montagne conique qui, d'après la tradition locale, était jadis entourée de vastes champs de céréales et de nombreux palmiers arrosés par vingt-quatre *foggāra*.

Le groupe occidental des oasis du Sahara septentrional est formé par le Gurāra, le Tūwāt et le Tidikelt, dont l'unité géographique est bien évidente. De ces trois groupes, le Gurāra est le plus peuplé et le plus riche en eau et en palmiers. Le Tūwāt constitue une « rue de palmiers » qui s'étend sur plus de 200 kilomètres entre Būda et Taurīrt; il est moins peuplé que le Gurāra et le nombre de palmiers de ce groupe d'oasis ne dépasse que légèrement le nombre de dattiers du Gurāra. Enfin le Tidikelt n'a que la moitié du nombre de palmiers du Gurāra. Les oasis du groupe occidental sont irriguées au moyen de canaux souterrains de captage et d'adduction des eaux, dits *foggāra*.

L'histoire du Gurāra, du Tūwāt et du Tidikelt est pratiquement inconnue jusqu'au VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle. On suppose, en général, que toutes ces oasis sont de fondation récente, du VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne pour Gurāra, jusqu'au XI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle pour certaines du Tidikelt. On a trouvé à Tamentīt au Tūwāt une idole de pierre à tête de bélier, ce qui nous autorise à croire que ce lieu a été habité avant l'Islam par une population libyco-berbère venue

publ.), 1981. Sur l'analyse des données d'al-Bakrī, voir V. Monteil, 1968. Voir également plus bas.

93. Al-Zuhrī, 1968, p. 190 et suiv.; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 95-98.

94. Al-Bakrī, 1911, p. 77; 1913, p. 156-157.

probablement de la Lybie orientale où elle a emprunté, peut-être à Sīwa, le culte d'Amon à tête de bélier. Ces nouveaux venus ont aussi emprunté aux Libyens orientaux l'art de creuser les *foggāra*.

Quant à la judaïsation des Berbères sahariens, elle commença probablement au II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et fut la conséquence de la dispersion des juifs de Cyrénaïque qui se sauvèrent, après la répression romaine ordonnée par Trajan, en Mauritanie et au Sahara. Plus tard il y eut une nouvelle immigration juive au Gurāra et au Tūwāt. Selon la tradition locale, la construction d'une synagogue à Tamentīt eut lieu en 517 de l'ère chrétienne, et une autre fut construite en 725<sup>95</sup>.

Une nouvelle poussée des fractions zanāta vers le Gurāra et vers le Tūwāt eut lieu au milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Leur deuxième déplacement fut provoqué par l'invasion des Banū Hilāl ainsi que par l'invasion des Almoravides au Maroc, à la suite de laquelle certains Berbères, Zanāta et autres, musulmans ou judaïsés, se sauvèrent au Sahara.

## Le Sahara central

Au centre du Sahara et au sud d'el-Golēa et de Wargla se dresse un massif de hautes terres appelé Ahaggar ou Hoggar, dont les annexes sont le Tassili-n-Ajjer au nord-est et le Muydir à l'ouest. Deux autres massifs prolongent l'Ahaggar vers le sud, à savoir l'Air et l'Adrār des Ifoghas. Ces régions sahariennes étaient occupées du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par divers groupements berbères issus de la branche dite Ṣanhādja qui étaient les ancêtres des Touareg actuels. Aucune ville ni palmeraie plus importante n'a existé dans l'Ahaggar ou dans le Tassili-n-Ajjer à cette époque.

Au contraire, dans l'Adrār des Ifoghas et dans l'Air, les sources arabes médiévales nous signalent l'existence de vraies cités dont la population s'occupait de commerce, mais où les palmiers et les jardins (*aghren*) soit manquaient complètement, comme tel était le cas à Tādmekka dans l'Adrār des Ifoghas, soit étaient insignifiants.

Le Tassili-n-Ajjer doit son nom aux Berbères *adjdjer* ou *azger*, dont la description la plus ancienne nous est donnée par al-Idrīsī<sup>96</sup>. Selon cet auteur, qui donne aux *Adjdjer* le nom d'*Azkār* (pour *Azgār*), il s'agissait d'un peuple chamelier dont le centre politique, situé peut-être du côté de *Ghāt* ou de *Djānet* actuels, se trouvait à dix-huit journées de marche de *Ghadāmes* et à douze journées de la ville de *Tesāwa* dans le *Fezzān*. Il paraît que cette dernière route est identique à l'ancienne route des « chars garamantiques » qui reliait, au I<sup>er</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, le *Fezzān* à *Gao*, en traversant le pays *adjdjer*, le Hoggar et l'Adrār des Ifoghas. L'existence de cette

95. Sur la judaïsation, voir H. Z. Hirschberg, 1974, vol. I; le rôle commercial des juifs est discuté par M. Abitbol, 1981.

96. Al-Idrīsī. 1866, p. 36 et suiv.; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 121-122.

ancienne route est prouvée par les découvertes d'Abalessa et par plusieurs monnaies antiques trouvées dans ces parages.

Quant à la voie Azkār-Ghadāmes (qui commençait probablement du côté de Ghāt ou de Djānet), elle doit être identique à la partie septentrionale de la route Tādmekka-Ghadāmes décrite au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle par al-Bakrī. Cependant, la localisation exacte des étapes de cette route nous échappe.

Nous savons très peu de choses sur l'histoire du Hoggar du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Selon la tradition locale, avant l'Islam habitait dans l'Ahaggar un peuple idolâtre de langue touareg du nom d'Isebeten (ou Isabeten, au singulier Asabat), qui possédait une agriculture pré-touareg (figuiers, vignes, palmeraies) et des canaux d'irrigation. La *ḵabīla* actuelle de Dag-Ghālī se dit descendante de ces Isebeten et véritable propriétaire du sol. Plus tard le Hoggar fut envahi par les Lamta puis par les Hawwāra, qui lui donnèrent son nom (par le changement du phonème berbère *ww* et *gg* attesté par Ibn Khaldūn). Selon cet auteur, une fraction des Hawwāra traversa les sables et s'établit à côté des Lamta « porteurs de voile » qui habitaient près de la ville de Kāw-Kāw (Gao), dans le « pays des Noirs »<sup>97</sup>. Ibn Baṭṭūta, qui traversa le pays de l'Ahaggar, dit que ses habitants portaient un voile sur le visage<sup>98</sup>. Il semble que l'arrivée des Ahaggar Hawwāra sur le territoire qu'ils occupent actuellement a dû être en rapport avec la défaite infligée aux Hawwāra de l'Aurès par le prince fatimide al-Mu'izz en 342/953 et avec la dispersion de ces rebelles dont certains s'enfuirent « jusqu'au pays des Noirs », apparemment vers l'Ahaggar actuel. Les sources arabes mentionnent plusieurs régions (ou endroits) de l'Aïr qui étaient déjà connues au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle. Al-Ya'ḵūbī mentionne parmi les royaumes dépendant de l'État soudanais de Kāw-Kāw (sur la boucle du Niger) trois royaumes qui étaient situés, selon toute vraisemblance, dans l'Aïr. Il s'agit ici des royaumes de Maranda, d'al-Hazban (dans le manuscrit al-Harbar) et Tikarkarīn (dans le manuscrit Tidkarīr)<sup>99</sup>.

Le premier de ces royaumes, qui nous est connu aussi par le *Kitāb al-Buldān* d'Ibn al-Faḵīh al-Hamadānī (écrit vers 290/903) et plus tard par les ouvrages géographiques d'Ibn Ḥawḳal et d'al-Idrīsī, doit son appellation à la petite ville et au point d'eau (aujourd'hui Marandet) situés au sud d'Agadès. Il y subsiste encore les restes d'un ancien village où l'on a trouvé, selon R. Mauny, les traces d'une ancienne fonte de cuivre<sup>100</sup>. Selon Ibn al-Faḵīh, le peuple appelé Maranda habitait au-delà de Kāw-Kāw et son « pays » (ou plutôt sa capitale) formait une étape sur la grande voie transsaharienne de Gao aux oasis d'Égypte<sup>101</sup>. Dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, Ibn Ḥawḳal mentionne Maranda comme une étape sur la voie menant de Ghana à Adjadābīya en Cyrénaïque. Elle était située à un

97. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 327.

98. Ibn Baṭṭūta, 1969, vol. IV, p. 444 et suiv. ; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 304.

99. Al-Ya'ḵūbī, 1883, p. 219 ; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 21.

100. R. Mauny, 1961, p. 138.

101. Ibn al-Faḵīh, 1885, p. 68 ; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 27.

mois de marche de la ville de Kāw-Kāw (Gao), constituant l'étape suivante (après Gao) de cette voie qui traversait ensuite la ville de Zawīla dans le Fezzān<sup>102</sup>. Selon al-Idrīsī, Maranda était une ville bien peuplée, « un asile et un lieu de repos pour ceux qui vont et qui viennent au cours de leurs déplacements et de leurs expéditions ». Cependant, selon le même auteur, « les voyageurs y passent rarement »<sup>103</sup>.

Quant à al-Hazban (al-Hazbin), nous devons sa correction à J. Marquart qui l'identifie comme étant Azben ou Azbin<sup>104</sup>. C'était, d'après H. Barth, l'ancien nom de l'Air employé par la population noire ou métissée de ce pays et utilisé encore au temps de ce voyageur, c'est-à-dire vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>105</sup>.

Le troisième royaume cité par al-Ya'qūbī est appelé Tikarkarīn; c'est le pluriel féminin berbère de Takarkart, appellation que nous retrouvons dans Tacarcart de nos cartes. Cette falaise se trouve à mi-chemin entre la ville de Taha et celle d'Agadès, dans une région où ne manquent pas les témoins d'une ancienne civilisation. Au VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn Baṭṭūṭa parle d'un sultan berbère nommé at-Takarkarī, qui avait un différend avec le sultan de Takedda (actuellement Azelik dans le sud-ouest de l'Air). Dans un autre passage de l'œuvre d'Ibn Baṭṭūṭa, le sultan en question porte le nom d'al-Karkarī, sans le préfixe berbère *ta*<sup>106</sup>.

À côté d'Azbin qui est, comme nous l'avons vu plus haut, l'ancien nom de l'Air, quelques sources arabes mentionnent aussi cette dernière appellation. On la retrouve chez al-Bakrī sous la forme d'Hayr ou Hīr<sup>107</sup>. La forme arabe moderne de ce nom est Ahīr, en tamashek Air.

Le massif de l'Adrār des Ifoghas n'était pas inconnu, lui non plus, des anciens géographes arabes, grâce surtout à la ville de Tādmekka (aujourd'hui ruines d'Es-Sūḵ situées à 45 kilomètres au nord du village actuel de Kidal) qui en était le centre politique. Tādmekka constituait aussi une étape importante sur la voie caravanière qui menait de Gao à Ghadāmes et à la ville de Tripoli. De Gao à Tādmekka il y avait neuf journées de marche et de Tādmekka à Ghadāmes il y en avait quarante à travers le pays des Saghmāra et quatre déserts dont nous trouvons une description chez al-Bakrī<sup>108</sup>.

Les Saghmāra étaient les Berbères qui habitaient une région s'étendant au nord ou plutôt nord-est de Tādmekka, jusqu'à un point situé à la distance de six journées de marche (c'est-à-dire environ 120 kilomètres en ligne droite) des ruines d'Es-Sūḵ. Ils occupaient aussi le pays dépendant de Tādmekka qui était situé au sud de cette ville, vis-à-vis de la ville de Gao. H. Lhote

102. Ibn Ḥawqal, 1938, p. 92; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 46.

103. Al-Idrīsī, 1866, p. 41; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 125.

104. J. Marquart, 1913, p. lxxviii et cix-cxvi.

105. H. Barth, 1857-1858, vol. 1, p. 382.

106. Ibn Baṭṭūṭa, 1969, vol. IV, p. 442; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 303.

107. Al-Bakrī, 1911, p. 183; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 87.

108. Al-Bakrī, 1911, p. 181-182; 1913, p. 339-343; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 85-86.

identifie ce groupe avec les Touareg Isekkamaren (au singulier, Asekkamar) dont une partie nomadise encore aujourd'hui dans l'Adrār des Ifoghas<sup>109</sup>.

Tādmekka existait déjà au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle et était un centre commercial important, visité surtout par des marchands berbères ibadites de Wargla, de Djarid et de Djabal Nafūsa, qui fréquentaient cette ville pour y acquérir de l'or qui affluait en masse des pays aurifères des environs de Ghana. C'était aussi l'entrepôt des marchandises maghrébines, surtout pour les vêtements qui arrivaient par la voie de Wargla. Tādmekka était mieux construite que Ghana et Gao; cependant, elle n'avait pas de cultures<sup>110</sup>.

Au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, Tādmekka constituait un État gouverné par les rois appartenant aux Banū Tānmak (une branche des Ṣanhādja). selon Yāqūt, le nom de cet État était Tādmāk et celui de la capitale Zakrān, qu'il faut corriger en Akrām (lire Agrām). Cependant, les habitants de cette ville n'appartenaient pas à la branche berbère des Ṣanhādja, mais aux Zanāta. Tandis que les habitants zanāta de la capitale étaient musulmans ibadites depuis le III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, les Ṣanhādja de Tādmāk ne s'étaient convertis qu'en l'an 503/1109-1110<sup>111</sup>.

On a découvert dans un vieux site, Tasalīt, d'anciennes exploitations de cuivre et d'un minerai qui rappelle un peu la turquoise, utilisé jadis pour la confection des fameuses « perles de Gao ». A notre avis, il s'agit de la ville appelée Tasala ou bien Tasalī mentionnée par al-Zuhrī. Selon ce géographe, la ville de Tasala (Tasalī) était située à neuf journées de marche de Tādmekka. Ce détail nous autorise à rapprocher cette ville de Tasalīt de nos cartes qui est située à 180 kilomètres au nord d'Es-Sūḡ en ligne droite. Les gens de Tasalā (Tasalīt), de même que ceux de Tādmekka, étaient en guerre contre les habitants de Ghana; ils ont été islamisés en 503/1109<sup>112</sup>.

A une distance de six journées de marche de Tādmekka se trouvait, à en croire al-Bakrī, une contrée appelée Tūtak ou Tawtak, où existaient des mines souterraines de sel<sup>113</sup>. La province de Tūtak doit son nom à une branche des Ṣanhādja, que nous connaissons d'après la liste des *ḡabīla* berbères d'Ibn Ḥawḡal<sup>114</sup>. La position exacte de ce pays nous échappe. Il n'est pas impossible que l'on doive rapprocher son nom, ainsi que le nom de la *ḡabīla* de Tūtak, de celui de Taītok, une fraction touareg noble habitant actuellement l'Ahnet, contrée située au nord de l'Adrār des Ifoghas et au nord ouest de Tamanraset.

109. H. Lhote, 1955, p. 126 et suiv.

110. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 86-87.

111. Yāqūt, 1866-1873, vol. II, p. 938; voir T. Lewicki, 1981, p. 439-443.

112. Al-Zuhrī, 1968, p. 181-182; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 98-99.

113. Al-Bakrī, 1911, p. 183; 1913, p. 344; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 87.

114. Ibn Ḥawḡal, 1938, p. 106; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 50; voir T. Lewicki, 1959.

## Le Sahara occidental

La situation ethnique et politique de cette partie du Sahara, qui s'étendait à l'ouest de l'Adrār des Ifoghas et au Sud du Maroc jusqu'à l'océan Atlantique, nous est connue grâce aux sources arabes du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle.

La plus ancienne information concerne l'expédition du général 'Uḫba ibn Nāfi' au Maroc du Sud. Celui-ci entra en 62/682 dans l'al-Sūs al-Aḫṣā et franchit même les frontières méridionales de cette province en pénétrant au Sahara où « il attaqua les Massūfa et, leur ayant fait une quantité de prisonniers, il s'en retourna sur ses pas »<sup>115</sup>.

Nous ne croyons pas que l'expédition de 'Uḫba ibn Nāfi' ait eu pour but la conquête arabe durable et l'islamisation du Maroc du Sud et du Sahara occidental, bien qu'un historien arabe médiéval parle de la conversion à l'islam, sous la pression de ce général, des Berbères sud-marocains du groupe *djāzūla*. Il paraît cependant qu'il s'agissait plutôt d'une expédition de reconnaissance vers les régions aurifères du Soudan occidental, expédition semblable à celle qu'entreprit le même 'Uḫba ibn Nāfi' en 47/666-667 dans le but d'examiner la route commerciale menant de la côte de la Tripolitaine à travers le Fezzān et le Kawār vers le lac Tchad.

Vingt-cinq ans après 'Uḫba ibn Nāfi', le nouveau gouverneur arabe de l'Ifriḳiya, Mūsā ibn Nuṣayr, conquiert, pacifie et convertit à l'islam la majeure partie des territoires du Maroc actuel. Entre 87/705-706 et 90/708-709, Mūsā ibn Nuṣayr arriva jusqu'au pays d'al-Sūs al-Aḫṣā, dont les habitants adoptèrent l'islam et reçurent comme gouverneur Marwān, fils de Mūsā ibn Nuṣayr.

Cependant, la conquête définitive de cette province et sa conversion à l'islam se sont produites seulement pendant le régime du gouverneur de l'Ifriḳiya nommé 'Ubayd Allāh ibn al-Ḥabḥāb (116/734-122/740), en conséquence de l'expédition du général arabe Ḥabīb ibn Abī 'Ubayda. Cette expédition était dirigée non seulement contre le Maroc du Sud mais aussi contre le Soudan occidental. Ḥabīb ibn Abī 'Ubayda revint vainqueur de cette expédition, ramenant de nombreux prisonniers et rapportant une quantité d'or considérable<sup>116</sup>.

Son fils Ismā'īl continua, paraît-il, les expéditions contre les Berbères menant une vie nomade dans le Sahara occidental. C'est sans doute de ces expéditions dont parle l'éminent sectaire musulman Abu 'I-*Kharrāb* al-Azdī (ou al-Asadī) qui périt en 145/762 ou 147/64. Or, dans l'un de ses récits transmis par Ibn al-Faḫīh, il cite les mots suivants du commandant arabe al-Muṣhtarī ibn al-Aswad : « J'ai organisé vingt expéditions de guerre contre le pays d'Anbiyā, en partant d'al-Sūs al-Aḫṣā. J'ai vu le Nil [ici : Sénégal] ; entre ce fleuve et une mer salée [ici : océan Atlantique] se trouvait une colline sablonneuse au-dessous de laquelle ce fleuve prenait sa source<sup>117</sup>. »

115. Ibn *Khaldūn*, 1925-1926.

116. Voir sur ces expéditions T. Lewicki, 1970.

117. Ibn al-Faḫīh, 1885, p. 64 ; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p. 27.

Dans cette tradition apparaît aussi pour la première fois le nom Anbiyā (dont la prononciation n'est d'ailleurs pas sûre) pour désigner les territoires situés entre al-Sūs al-Akṣā et le fleuve Sénégal. Ce nom apparaît plus tard dans l'œuvre d'al-Fazārī (vers 172/788) transmis partiellement par al-Mas'ūdī (mort en 345/956) pour désigner les territoires situés entre Sidjilmāsa et le royaume de Ghana, c'est-à-dire à peu près le Sahara occidental tout entier<sup>118</sup>. D'après un autre passage de l'œuvre d'Ibn al-Faḳīh, ce pays s'étend sur la longueur de soixante-dix nuits de chemin à travers des plaines et des déserts<sup>119</sup>. A la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle al-Ya'qūbī parle d'Anbiyā comme d'un peuple berbère du groupe Ṣanhādja (zenaga), dont le pays s'étendait de Sidjilmāsa jusqu'à la ville et au royaume berbère de Ghast (Awdāghust chez les autres auteurs), situés à la périphérie sud-est des territoires qui nous intéressent ici<sup>120</sup>. Tout cela indique que sous ce nom énigmatique se cachait la fédération la plus ancienne des Berbères du Sahara occidental. Selon Ibn Khaldūn, cette fédération se composait des Massūfa, des Lamtūna et des Djuddāla; sa chute daterait, d'après cet historien, de 306/919<sup>121</sup>. C'est précisément contre cette fédération qu'étaient dirigées les expéditions arabes organisées par le gouverneur 'Ubayd Allāh ibn al-Habḥāb.

Il paraît cependant que ces expéditions ne duraient que peu de temps et que l'on parvint assez vite à une entente entre les musulmans d'Afrique du Nord et les chefs de la fédération d'Anbiyā, ce qui permit par la suite de pacifier les territoires du Sahara occidental. Cela a fait naître des conditions favorables pour le commerce transsaharien dans ces territoires ainsi que pour la propagation de la religion musulmane, effectuée surtout par les marchands nord-africains qui étaient en même temps des missionnaires prêchant la foi du Prophète. C'est à cette brève période que se rapportent, selon nous, les mots suivants d'Ibn Khaldūn: « Lors de la conquête d'Ifrīqiya et du Maghreb [par les Arabes], des marchands pénétrèrent dans la partie occidentale du pays du Soudan et ne trouvèrent chez eux aucun roi plus puissant que celui de Ghāna<sup>122</sup>. »

Ces relations entre le Maghreb musulman et le Soudan occidental ont abouti à un certain rapprochement entre les marchands nord-africains et les nomades berbères du Sahara occidental; l'une des conséquences de ce rapprochement fut les premières conversions à l'islam des Berbères de ces régions.

Le premier chef ṣanhādja qui ait commencé à régner au Sahara occidental fut Tīlūtān ibn Tīklān (ou Itlūtān ibn Talākākīn) qui appartenait à la *ḳabīla* des Lamtūna. Selon Ibn Abī Zar', il régnait sur tout le désert et plus de vingt rois soudanais lui payaient un tribut. Son territoire s'étendait sur un espace dont la longueur et la largeur représentaient trois mois de voyage. Il pouvait

118. Al-Mas'ūdī, 1861-1877, vol. 4, p.37 et suiv.; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p.32.

119. Ibn al-Faḳīh, 1885, p.81; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p.28.

120. Al-Ya'qūbī, 1892, p.360; N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p.22.

121. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p.328. Sur l'origine du nom Anbiyā, voir H. T. Norris, 1972, p.72.

122. N. Levtzion et J. F. P. Hopkins (dir. publ.), 1981, p.332.

mettre sur pied 100 000 chameaux de race. Son règne fut long et il mourut à l'âge de 80 ans, en 222/837. Son petit-fils al-Athīr ibn Bātin lui succéda et régna jusqu'à sa mort en 287/900. Le dernier roi de l'État des Ṣanhādja fut le fils d'al-Athīr, Tamīm, qui commanda ces *ḵabīla* jusqu'en 306/918. Il fut tué par les notables ṣanhādja qui se révoltèrent contre lui. En conséquence, une rupture se produisit entre les *ḵabīla* ṣanhādja et ce fut seulement après cent vingt ans que ces *ḵabīla* se réunirent de nouveau sous le commandement de l'émir Abū 'Abd Allāh Muḥammad ibn Tīfāt (Tīfawt), connu sous le nom de Tārsina, l'un des chefs des Lamtūna (426/1035). Son règne ne dura que trois ans. Ce fut ensuite son beau-frère, Yaḥyā al-Djuddālī, qui devint le chef de la fédération des Ṣanhādja. C'est grâce à lui que les *ḵabīla* ṣanhādja qui, jusqu'à ce moment-là, n'étaient musulmanes que superficiellement, furent converties au sunnisme par le missionnaire 'Abd Allāh ibn Yāsīn al-Djazūlī ramené par l'émir Yaḥyā ibn Ibrāhīm de son voyage en Afrique du Nord<sup>123</sup>.

Selon une tradition racontée par Ibn Khaldūn, la suprématie chez les Ṣanhādja appartenait tout d'abord aux Lamtūna qui formaient déjà un grand royaume au temps de l'émir umayyade 'Abd al-Raḥmān (139/756-172/788). Ibn Khaldūn énumère ensuite les souverains de l'État ṣanhādja jusqu'à Awrākan ibn Urtantak<sup>124</sup>.

Une autre source citée par Ibn Khaldūn mentionne le plus célèbre roi des Ṣanhādja qui régna « dans tout le Sahara » pendant le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. C'était un certain Tinazwa ibn Wanshīk ibn Bīzār, dit aussi Barūyān ibn Wanshīk ibn Izār. Il semblerait que ce prince fut le même que celui connu d'al-Bakrī sous le nom de Tīn Yarūtān ibn Wīsnū ibn Nazār qui régna entre 350/961 et 360/971<sup>125</sup>. Ibn Ḥawḳal mentionne le roi Tanbarūtān ibn Isfīshār qu'il nomme « prince de tous les Ṣanhādja » et qui était peut-être le même que les deux précédents<sup>126</sup>.

Après avoir traversé le pays d'Anbiyā, on arrivait, selon al-Ya'qūbī, dans la région appelée Ghast, qui constituait un royaume « païen » dont le roi faisait des incursions dans le « pays des Noirs »<sup>127</sup>. La population de ce district était en partie sédentaire. Il s'agit ici de la ville et du royaume berbères mieux connus des anciens auteurs arabes sous le nom d'Awdāghust. C'était un centre de commerce important, distant de dix journées de marche de la ville de Ghana. Nous devons cette information au géographe et voyageur arabe Ibn Ḥawḳal qui passa par Awdāghust en 340/951-952, et qui ajoute qu'une distance de deux mois de marche séparait Awdāghust de la ville de Sidjilmāsa<sup>128</sup>. D'après al-Muhallabī (écrivant vers la fin du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle), Awdāghust était à la fois le nom d'une vaste contrée et de la capitale de ce pays, et se situait à une distance de plus de quarante journées de marche de

123. Ibn Abī Zar', 1843-1846, p. 76. Sur Ibn Yāsīn et le commencement des Almoravides, voir chapitre 13 ci-après.

124. Ibn Khaldūn, 1925-1926, vol. 1, p. 236.

125. *Ibid.*; al-Bakrī, 1911, p. 159.

126. Ibn Ḥawḳal, 1964, p. 98; 1938, p. 100.

127. Al-Ya'qūbī, 1892, p. 360; 1937 p. 226-227; 1962, p. 31.

128. Ibn Ḥawḳal, 1964, vol. I. p. 90-100. N. Levtzion (1968a), pense qu'Ibn Ḥawḳal n'a jamais pénétré à Awdāghust.

Sidjilmāsa, à travers les sables et les déserts. D'après un autre passage de la même source, Awdāghust renfermait de beaux marchés et les voyageurs y affluaient de tous côtés; les habitants étaient musulmans. Le chef du pays était un homme de la *ḵabīla* des Ṣanhādja<sup>129</sup>.

Selon al-Bakrī, l'État d'Awdāghust était, dans les années 350/961 à 360/971, sous le règne du roi Tīn Yarūtān, originaire de la *ḵabīla* des Ṣanhādja, et dont l'empire s'étendait sur une distance de deux mois de marche. Il paraît ainsi que, pendant un certain temps, le royaume d'Awdāghust appartint à la fédération des *ḵabīla* Ṣanhādja.

Plus de vingt rois noirs reconnaissaient le roi d'Awdāghust comme souverain. Plus tard, le roi berbère d'Awdāghust reconnut (jusqu'en 446/1054) la suprématie du roi de Ghana (contrairement aux Lamtūna, Massūfa et Djuddāla qui étaient indépendants de cet État noir). Awdāghust était à cette époque une grande ville comprenant une nombreuse population très riche composée d'Arabes et de Berbères (entre autres des individus provenant des *ḵabīla* des Nafūsa, des Lawāta, des Zanāta, des Nafzāwa et aussi des Berkadjāna). Au marché d'Awdāghust, « à toute heure rempli de monde », on payait avec de la poudre d'or<sup>130</sup>.

La ville était bâtie dans une plaine sablonneuse, au pied d'une montagne dépourvue de végétation; elle était entourée de jardins et de dattiers. Awdāghust correspond apparemment à Tegdaoust, ruines au sud-ouest de Tishīt (à peu près à 200 kilomètres) et à l'ouest-nord-ouest de Kumbi Saleh (ou ancien Ghana) dont il était éloigné d'environ 400 kilomètres<sup>131</sup>.

Dans la première moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, le royaume berbère et apparemment musulman d'Awdāghust était soumis au royaume « païen » soudanais de Ghana. C'est sous ce prétexte qu'Awdāghust a été attaqué et conquis par les Lamtūna, Massūfa et Djuddāla de l'ancienne fédération de Ṣanhādja, transformée vers le milieu du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle en État almoravide.

La majorité de la population du Sahara occidental du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle était constituée de Berbères de la branche Ṣanhādja (Lamtūna, Massūfa et Djuddāla). Les Lamtūna et Djuddāla habitaient l'extrême sud du pays de l'Islam, au voisinage des Noirs, et faisaient jadis partie du grand État Ṣanhādja d'Anbiyā. Selon al-Idrīsī, c'est aux Lamtūna qu'appartenait le pays de Tāzuk-kāgh̄t (Sāḵiyat al-Ḥamrā' actuel)<sup>132</sup>. Les territoires des Lamtūna embrassaient aussi au nord le pays de Nūl, au Maroc du Sud<sup>133</sup>. Plus loin au

129. Voir D. Robert, S. Robert et J. Devisse (dir. publ.), 1970, p. 19-20.

130. Al-Bakrī, 1911, p. 50-53.

131. Sur les fouilles de Tegdaoust, voir D. Robert, 1970; D. Robert, S. Robert et J. Devisse (dir. publ.), 1970; C. Vanacker, 1979.

132. Le nom « Tāzukkāgh̄t » (pour Tazuggaght) est le féminin du mot berbère *azeggagh* [route]. Quant au nom de « Sāḵiyat al-Ḥamrā' », il signifie « la rigole rouge ». Ce pays est connu chez Ibn Ḳhaldūn et son centre al-Ḥamrā' se trouve sur la carte d'Abraham Cresques (XIV<sup>e</sup> siècle) sous le nom Alamara.

133. Nūl, ou plutôt Nūl Lamta, survit aujourd'hui dans la plaine de Wādī Nūn autour de Goulimine, dans le sud-ouest marocain, entre l'Anti-Atlas et le Wādī Dar'ā. Voir V. Monteil, 1968, p. 97.

sud, leurs territoires touchaient Izal (ou Ayzal), qui correspond à Kēdiat d'Idjil de nos cartes. Encore plus loin au sud, nous connaissons une région appelée Lamtūna qui est située au nord-ouest de la région de Tāgant en Mauritanie du Sud-Est. Les Lamtūna ont aussi occupé, vers l'an 446/1054-1055, l'Adrār mauritanien (l'Adrār Tmār) qui reçut ensuite le nom de Djabal Lamtūna. C'était un pays couvert de palmeraies de dattiers qui furent plantées par un peuple établi sur les lieux depuis longtemps, les Bafūr, cités par des traditions locales et certaines sources portugaises.

Le chef-lieu du Djabal Lamtūna était la ville d'Azuḳī qui se forma au cours du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle autour de la forteresse almoravide de ce nom. Elle était un relais important sur la route menant de Sidjilmāsa au Soudan occidental. Chez les Noirs, cette ville portait le nom de Kūkadam (al-Idrīsī) ou bien Kākadam<sup>134</sup>. Il s'agit d'Azuḡī de nos cartes, une petite localité avec d'anciennes ruines almoravides et pré-almoravides, située en Mauritanie du Nord, non loin de la ville moderne d'Atār<sup>135</sup>.

Les Banū Massūfa habitaient le désert dans la région par laquelle passait la piste reliant la ville de Sidjilmāsa à celle de Ghana. Ils n'avaient aucune ville à l'exception de celle de Wādī Dar'ā ou Tīyūmetīn située à cinq journées de marche de Sidjilmāsa<sup>136</sup>.

Vers le milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les Massūfa atteignaient, au sud, la ville d'Azuḳī. Au sud-est, ils prenaient possession de la saline de Taghāza; par ce lieu passait la piste caravanière conduisant à Īwālāten (ou Walāta), important lieu de commerce situé à la lisière sud du Sahara occidental et soumis, au VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, aux rois du Mali.

Au sud-ouest du territoire occupé par les Banū Lamtūna se tenait, au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et plus tard, le groupe sanhādja des Banū Djuddāla, probablement descendants des anciens Gétules. Selon al-Bakrī, ils habitaient au nord du bas Sénégal et au voisinage de la mer, dont ils n'étaient séparés par aucune autre peuplade. De ce fait, les Djuddāla habitaient l'actuelle Mauritanie du Sud-Ouest et occupaient aussi les environs d'al-Djabal al-Lammāc (cap Blanc)<sup>137</sup>.

En ce qui concerne la population du royaume d'Awdāghust, les nomades qui en constituaient la majeure partie étaient les Sanhādja (Zenaga) proprement dits. La population de la capitale était composée, comme nous l'avons vu plus haut, de natifs de l'Ifriḳiya et d'individus appartenant aux Barkadjāna, aux Nafūsa, aux Lawāta, aux Zanāta et surtout aux Nafzāwa; il s'y trouvait aussi, mais en petit nombre, des gens originaires de toutes les grandes villes musulmanes. Il s'agissait ici de commerçants ibadites originaires des différentes fractions établies dans le Djabal Nafūsa, dans le Bilād al-Djarīd, ainsi

134. Al-Idrīsī, 1866, p. 59-60; Yāḳūt, 1866-1873, vol. 4, p. 229.

135. R. Mauny, 1955*a*.

136. Selon V. Monteil (1968, p. 90), cette ville se trouvait dans la région de Tagounit actuel, à 20 kilomètres au nord du coude de Dar'ā.

137. C. E. de Foucauld (1940) mentionne une «tribu» touareg maraboutique de l'Air et de l'Azawagh qui s'appelle Ighdālen. Il paraît qu'il s'agit ici des descendants des Djuddāla du haut Moyen Age.

que dans les oasis du Sūf, du Wargla et du Wādī Rīgh. En effet, les sources ibadites mentionnent quelquefois les voyages des commerçants ibadites qui venaient de ces pays à Awdāghust.

Il résulte des fouilles archéologiques, ainsi que des traditions collectées par des savants français que, dans certains endroits du Sahara occidental, il ne manque pas non plus, à côté de la population nomade, de groupes d'agriculteurs, dont les descendants ont survécu jusqu'à nos jours. Nous possédons quelques écrits portugais du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle, d'après lesquels on peut découvrir la nationalité de ces agriculteurs. Selon ces documents, ils appartenaient à deux groupes différents. Les agriculteurs blancs s'appelaient Baffor ou Abofur (dans les traditions locales Bafūr) et les agriculteurs noirs Barbar (Barbara, Barābir, Barbaros) et étaient apparentés aux Soninke.

Les plus anciennes de ces peuplades ont laissé dans l'Adrār mauritanien un nombre considérable de ruines de villages et de sites archéologiques<sup>138</sup>. Ces anciens sites sont attribués par tradition locale à un peuple énigmatique dit Baffor, Abofur ou Bafūr qui habitait l'Adrār mauritanien juste avant l'arrivée des Lamtūna<sup>139</sup>. D'après certaines de ces traditions, les Bafūr étaient des Blancs (ce que nous considérons comme le plus vraisemblable) appartenant au groupe berbère des Zanāta<sup>140</sup>. Selon les traditions mauritaniennes, les autochtones non musulmans de l'Adrār Tmār étaient cultivateurs et c'est à eux que l'on doit la plantation des premiers palmiers en Adrār. A notre avis, on pourrait identifier les Bafūr à la *ḵabīla* libyenne (maure) des Bavares, active dans l'ouest de l'Afrique du Nord au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Ils émigrèrent ensuite en Mauritanie actuelle et laissèrent leur culture et leur nom aux habitants de l'Adrār Tmār qui, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, portait encore le nom de la « montagne de Baffor », comme il écrit dans un chapitre du récit de Valentim Fernandes<sup>141</sup>.

D'après les sources arabes du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle (*Kitāb al-Istibṣār* et *al-Zuhrī*), les Noirs appelés Barbar ou Barbara (au pluriel arabe Barābir) formaient la population du pays soudanais de Zāfunu, aujourd'hui Diafunu. Ils faisaient partie des Djanāwa, c'est-à-dire des Noirs, et habitaient aussi, d'après *al-Zuhrī*, le centre du désert (il s'agissait probablement des déserts et des steppes de la Mauritanie du Sud-Est) et les territoires à proximité du Ghana et de Tādmekka (au nord de Gao), dont les habitants envahissaient leurs terres afin d'y prendre des esclaves. Ils avaient leurs rois et s'habillaient de peaux, chose normale chez un peuple composé en partie de nomades. Les

138. Voir R. Mauny, 1955a.

139. Voir A. J. Lucas, 1931; C. Modat, 1919.

140. Ces traditions se trouvent confirmées par un intéressant passage du *Kitāb al-Bayān al-mughrib* d'Ibn 'Idhārī al-Marrākushī (début du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle) qui, en parlant des campagnes d'Ibn Yāsīn, fondateur de l'État almoravide, dit ce qui suit: « Près des Lamtūna, il y avait un massif habité par des tribus berbères non musulmanes. 'Abd Allāh ibn Yāsīn les invita à adopter la religion. Elles refusèrent. Yaḥyā ibn 'Umar ordonna de les attaquer: les Lamtūna les razziaèrent, y firent des captifs qu'ils se partagèrent entre eux. »

141. P. de Cenival et T. Monod, 1938, p. 154; T. Lewicki, 1978.

Barbara se croyaient les plus nobles parmi les peuples soudanais et prétendaient que les souverains du Ghana étaient originaires de leur *ḵabīla*<sup>142</sup>.

Les Barbara seraient donc une faction des Soninke. Ne pourrait-on pas identifier al-Barābir (Barbara, Barbar) à un peuple noir appelé al-Barbar qui, à en croire la tradition locale, habitait jadis la ville de Tishīt en Mauritanie du Sud-Est? Certains observateurs assimilent ce peuple légendaire à un peuple d'agriculteurs à la peau noire, appelé Barbaros dans les anciennes chroniques portugaises et apparaissant aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne, dans l'Adrār mauritanien, à côté des «Azenègues» ou Zenaga (Ṣanhādja) berbères.

Ainsi se présente l'histoire et la géographie historique du Sahara du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Nous n'en avons donné que les faits essentiels, en renvoyant le lecteur aux sources arabes et aux monographies spéciales.

142. *Kitāb al-Istibṣār*, 1852; al-Zuhri, 1968, p. 181.